

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 30 Avril 1874.

No. 18.

POESIE.

SCÈNES CHAMPÊTRES.

(Sixième scène.)

LE LABOURAGE ET LE SEMIS.

Bien souvent aux rayons d'un beau soleil d'été
Je dirige mes pas dans un champ écarté ;
Je vais m'asseoir tout seul sous la sombre verdure,
De quelque hêtre, et là, j'observe la nature.
J'observe ce que fait le bon cultivateur
Homme simple, mais noble, et qui garde en son cœur
Les poétiques mœurs de nos heureux ancêtres.
Homme libre surtout, car il n'a pas de maîtres
Qui viennent commander dans son modeste champ ;
Chez lui c'est tout un roi qui fait comme il l'entend.
Il ne s'occupe point de ce que dit l'envie ;
Son travail, son troupeau, lui procurent la vie.
Il ne doit mendier ni regards, ni faveur,
De Dieu seul il attend et richesse et bonheur.

Hier je me portai ver le bois dès l'aurore ;
Là, je pus à loisir tout observer encore.

Aux premières clartés d'un beau soleil levant,
L'écho vint m'apporter les notes d'un doux chant :
C'était le labourer de la côte voisine
Qui, pour semer son champ, partait de sa chaumine.
Il s'envenait monté sur un cheval fougueux.
Son fils en guide un autre ; et les coursiers tous deux
Font retentir les airs de leur course bruyante.
Ils approchent, le bruit à chaque instant augmente ;
Mais, au milieu du champ, je les vois s'arrêter.
Et l'enfant aussitôt commence d'apprêter
Bascule et traits de fer pour trainer le charrue.
L'homme de ses chevaux flatte le flanc qui sue.
Et d'un cordon de lin ayant lié les mords,
Avec soin et vitesse il les attelle alors,
En attachant les traits à leur collier humide.
Puis une rêne en cuir est nouée à la bride,
L'enfant en tressaillant la reçoit dans sa main ;
C'est lui qui doit guider les chevaux ce matin.

Ils les commande enfin ; pleins d'une ardeur égale,
On les voit s'élancer vers la planche finale ;
L'homme plonge le soc qui s'enfonce en grondant.
Le terrain morcelé retombe en gémissant ;
Il fume et l'eau suinte à sa surface unie

Comme fait un sang noir dans une chair meurtrie.
Les chevaux sont penchés sur leurs jarrets nerveux ;
Le collier disparaît dans leur poitrail poudreux,
De leurs naseaux fumants l'air en sifflant s'exhale,
L'enfant en les suivant bondit comme une balle.
Enfin ils sont rendus au centre désiré.
Il faut tourner alors ; l'enfant crie à son gré
Pour se faire obéir du fougueux attelage
Les mots de hue et dia vont dans le voisinage
Soudainement troubler le rosignol peureux
Qui chantait à loisir ses chants harmonieux ;
Mais bientôt revenant sur l'épaisse verdure,
Ou même se plaçant sur la haute clôture
Qui borde le champ vert du prudent labourer,
Il chante de nouveau son hymne au Créateur.

Pendant ce temps on voit l'attelage fidèle
Pecommencer sans fin un sillon parallèle,
En faisant rebondir la terre sous son poids.
Chaque lambeau, semble aux tuiles de nos toits,
S'incline sur celui que la lourde charrue
A renversé d'abord de son aile tordue,
Et remplit le sillon qu'on venait de creuser.
Vers l'autre bord du clos ne cessant d'avancer,
Une planche finie en va vers la suivante,
Et tout semble animé d'une ardeur délirante.

Mais le soleil s'élève, et ses rayons plus chauds
Ont couvert de sueurs et l'homme et les chevaux.
L'enfant ne les suit plus qu'avec beaucoup de peines,
Avec la différence il fait flotter les rênes.
L'écume recouvrant les flancs des deux coursiers
En flocons argentés vient tomber à leurs pieds.

Au milieu du sillon le char bientôt s'arrête ;
Et le père et l'enfant se découvrent la tête
Pour essuyer du bras la sueur de leur front.
Puis, pour se ranimer, à l'ins tant, ils s'en vont
S'abreuver à longs traits dans l'onde murmurante
D'un limpide ruisseau qui près de là serpente.
Et, sur le vert gazon qui recouvre ses bords,
On les voit l'un et l'autre en paix s'asseoir alors.
Et l'enfant, sans tarder, de sa voix argentine
Fait mille questions qu'en son âme enfantine
Il roula bien longtemps, mais sans les pénétrer.
Et son regard perçant va souvent rencontrer
Celui du labourer qui sourit de tendresse.

J. B. Maréchal Bar de la Tr.

Le père lui répond, mais caché avec adresse
Sous des mots sans valeurs une utile leçon.
L'enfant est satisfait de ce qu'on lui répond,
Et cherche en son esprit voir s'il n'est pas encore
Quelque chose à savoir que sa jeunesse ignore.

Cependant les chevaux sont déjà reposés ;
Leurs flancs sous le vent frais qui les a caressés ;
Sont devenus tout secs ! Le labourneur s'avance,
Prend le manche qui tremble et que sa main balance,
Et les deux forts coursiers commandés par l'enfant,
Reprennent, pleins d'ardeur, leur travail à l'instant.
Mais bientôt une voix de loin s'est fait entendre...
C'est le son de la cloche ! Il rappelle au cœur tendre
Que, pour calmer de Dieu le trop juste courroux,
Jésus Notre Seigneur daigna mourir pour nous.
Qu'il voulut prendre un corps dans le sein d'une femme !
Le pieux labourneur élève un peu son âme,
Découvre son front mâle, et l'enfant près de lui
Pour dire l'angelus s'est découvert aussi.
Le char reste au sillon, les travailleurs détellent

Car les sons de la cloche au diner les appelle,
Vers la pauvre chaumière ils s'en vont à grands pas,
C'est là que les attend leur modeste repas :
L'antique soupe aux pois qu'avec un soin bien rare,
Dans son chaudron noirci la femme leur prépare,
Et la pomme de terre avec le lard bouilli,
Auxquels se joint un pain tant soit peu rembruni ;
Enfin, pour le dessert, le tiède lait des vaches
Que la femme recueille en des vases sans taches.
Plus tard, dans un sommeil doux et réparateur,
Un instant on oublie et fatigue et labeur ;
Puis, retrouvant bientôt la force et le courage,
Dans le champ attiédi l'on retourne à l'ouvrage.

Reprenant le sillon qu'il avait commencé,

L'attelage soumis s'avance à pas pressé.

Pendant que le soleil à l'occident s'abaisse,
Le labourneur atteint l'autre bord de la pièce ;
J'ai sous les yeux alors des spectacles nouveaux ;
Quittant pour un moment le char et les chevaux,
Il suspend à son col un sac de blanche toile
Qui s'enfle, comme au vent s'enfle une blanche voile,
Pour recevoir le grain dont il va recouvrir
La pièce de guérets qu'il vient de parcourir.
Il s'avance à grands pas, et, de sa main remplie,
Le blé sur le terroir tombe comme une pluie,
Et l'enfant sur ses pas l'imite en répandant
Le sable qu'il a pris dans le guéret mouvant.

Cependant la semence est déjà répandue ;
Et dételés bientôt de la lourde charrue,
A la herse chacun des deux chevaux est mis.
Et sous les dents de fer les guérets aplanis,
Dans leur sein morcelé recueillent la semence.
L'ouvrage est terminé lorsque la nuit commence.

Le labourneur lassé, mais joyeux cependant,
A sa chaumière, enfin, s'en retourne en chantant ;
Et là, sur son perron de pin de la montagne
On le verra longtemps, auprès de sa compagne,
Respirant à loisir l'air pur et frais du soir,
Puis ensuite à genoux les anges vont le voir
Elevant vers le ciel son âme sans souillure
Et lorsque tout repose au sein de la nature,
Un paisible sommeil viendra fermer ses yeux
Qui ne devront s'ouvrir qu'à l'heure où dans les cieux
Luiront les premiers feux de la naissante aurore.
Alors il me plairait de l'observer encore.
En attendant, je vais répétant dans mon cœur :
Heureux l'homme des champs, heureux le labourneur !

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



CHRISTINE, disait Julie à sa sœur, ce soir, il a encore été très-poli pour moi, il m'a de nouveau protesté de son amour pour moi ; il m'a laissée en disant qu'il m'aimait.

—Et toi ? fit Christine.

—Quand je l'ai revu, je l'ai aimé davantage, et quand je pense à lui, il me semble que je m'ennuie de ne pas voir sa figure près de moi.

—Vois-tu comme tout va bien. Tu vas épouser M. Lesieur, qui est l'ami intime de Pierre, et le lien de parenté qui existera entre eux, resserrera encore l'amitié qu'ils se portent mutuellement, de sorte que nous vivrons toujours dans l'intimité, et toujours unies.

Hélas, les deux jeunes filles étaient loin de prévoir l'effroyable catastrophe, qui allait bientôt fondre sur elles !

Après avoir fait comme ils avaient dit, Pierre et Ernest partirent pour N.

Pierre avait promis d'écrire à Christine tous les jours.

A peine était-il arrivé chez Ernest, que fidèle à sa promesse, il envoya une première missive à sa fiancée.

Cette lettre fut suivie de plusieurs autres, Pierre écrivant presque tous les jours.

Voici quelques-unes de ses correspondances :

N. 23 juin 1858.

Ma chère Christine,

Je suis arrivé à N. hier soir à neuf heures ; j'étais trop fatigué pour vous écrire, et d'ailleurs, je n'avais pas grandes nouvelles à vous annoncer aujourd'hui, je n'ai peut-être pas plus de raisons pour vous écrire ; mais je me trouve tellement isolé dans le grand manoir de N., et votre absence se fait tellement sentir dans mon cœur, que j'ai voulu converser avec vous, afin de pouvoir rappeler dans ma pensée votre figure adorable, de manière à ce qu'elle s'en éloigne pas. Je vais prendre la liberté de vous donner quelques détails sur mon voyage. A notre arrivée, un excellent souper préparé par madame Lesieur, nous attendait, nous l'avons

mangé dehors, sur l'herbe. Ces repas en dehors de la maison, sont surtout dans les goûts d'Ernest.

Madame Lesieur a causé toute la soirée avec nous, et elle a été pour moi d'une politesse sans pareille. Je ne savais comment la remercier de tous les égards qu'elle avait pour moi; mais aussitôt elle m'imposait silence, en me disant qu'elle avait fait cela pour l'ami de son fils. Mais, passez-moi le mot, Ernest disait qu'il me recevait non plus comme son ami, mais bien comme son future *beau frère*.

Maintenant un mot sur notre itinéraire. Nous avons fait une partie du voyage en bateau et l'autre en voiture. La route que nous avons suivie en voiture était presque toute bordée de chênes et d'ormes, de sorte que nous nous trouvions presque toujours à passer dans de verts bocages qui nous préservaient des inconvénients du soleil.

Mais ja vous parle de choses qui n'ont pas peut-être de grands attrait pour vous. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais Ernest vient me chercher pour m'emmener à la chasse, de sorte que je suis obligé d'envoyer ma lettre avant qu'elle soit tout à fait finie. Mais je me reprendrai demain. Permettez-moi de me souscrire,

Celui qui vous aime pour toujours.

P. HERVART.

Quelques jours après, il écrivait de nouveau à Christine, qui lui avait écrit, après avoir reçu deux ou trois lettres de lui.

N. 1^{er} juillet 1858.

Ma chère Bien-aimée,

J'ai reçu votre lettre hier; elle m'a causé un plaisir extrême. Je n'ai fait que lire et relire hier soir ce gentil petit billet, et c'était toujours avec le même plaisir que j'en recommençais la lecture.

Je suis très-heureux de voir que vous désirez mon retour à Montréal. Aussi n'étaient-ce la cordialité avec laquelle j'ai été reçu par Ernest, et la beauté de la place où j'ai fixé mon séjour depuis une semaine; il est probable que je ne serais pas encore à N., d'où je compte partir demain ou après demain. Tous les matins, quand je puis assister au lever de l'aurore, je vois de ma fenêtre se dérouler à mes yeux un magnifique panorama.

Ce matin, quand je me suis levé, le soleil perçait de ses rayons brulants la haute cime des arbres, et les eaux d'un gracieux petit étang, où se baignent tous les jours une nuée de canards. Je ressentais cette douce fraîcheur du matin que le serein de la nuit se plaît à répandre continuellement, ainsi que la brume du matin qui se dissipe en rosée. Ajoutons à cela le cri des petits oiseaux, la vue au loin des gracieuses montagnes de notre pays, du grand fleuve, dont les eaux calmes toute la nuit, commencent à soulever de légers flots et de petits murmures si agréables. Tout ceci me réjouit, me charme, m'enivre!

Si Christine était ici, me dis-je dans ce temps-là, qu'elle trouverait cela beau, qu'elle aimerait à confier tous ses petits secrets à la solitude des bois, qui nous fait toujours rêver à quelque douce poésie.

Ernest se joint à moi pour vous présenter ses respects; bien entendu qu'il y en a une bonne part pour mademoiselle Julie, qu'il est loin d'oublier, et dont il me parle sans cesse. Vous ne manquez pas de lui présenter les miens. C'est avec une impatience fébrile, qu'attend pour vous presser de nouveau la main,

Votre très-humble et dévoué,

Pierre HERVART.

V.

LE RETOUR.

Comme nous l'avons pu voir par les lettres que Christine recevait de Pierre, celui-ci recevait chez

madame Lesieur les égards de la plus tendre en même temps que de la plus respectueuse hospitalité.

Là, il trouvait tout ce qu'il faut pour s'amuser. Aussi, sans le doux souvenir de Christine, qui le poursuivait continuellement, il y serait demeuré plus longtemps, car il s'y ennuyait aucunement, bien loin de là. Ernest faisait tout ce qu'il pouvait pour rendre le séjour de N. agréable à son ami.

Disons à sa louange qu'il avait merveilleusement réussi.

A table, les conversations étaient toujours gaies.

Un jour, madame Lesieur faisait endéver Pierre à propos de mademoiselle Darcy.

—Maman, dit Ernest, puisque tu as pris les amours pour sujet de conversation, je vais te confier un petit secret.

Je te dirai donc que je me marie, et que mon mariage est irrévocablement fixé à deux mois.

En entendant cette déclaration, la pauvre mère pâlit.

—J'espère, dit-elle, que ce n'est pas avec mademoiselle Montfermeuil.

Suzanne Montfermeuil était la fille du forgeron du village de N.

Elle passait pour être très-jolie et spirituelle, et d'une très-grande coquetterie.

Elle recevait tous les jeunes gens très-librement, et comme Ernest la fréquentait très-souvent, elle était parvenue à le subjuger par ses charmes.

Comme Ernest ne faisait rien et ne paraissait pas avoir l'intention de travailler, car, parti de Québec pour cultiver ses terres, il ne s'y était jamais sérieusement appliqué, sa mère le poussait au mariage, espérant qu'une fois marié, il serait moins léger.

Or, un jour, ne voilà-t-il pas qu'on vient dire à Madame Lesieur, que son fils doit épouser Suzanne Montfermeuil, et qu'on la prie de le détourner de ce projet insensé.

Madame Lesieur en rit d'abord, ne voulant pas croire ce rapport, faux ou sans fondement selon elle, et lorsqu'elle fut seule avec Ernest :

—Sais-tu bien ce que l'on dit de toi, Ernest? lui demanda-t-elle.

—Non, répondit le jeune homme.

—Eh bien, on dit que tu dois épouser la fille du forgeron.

Ernest ne répondit rien d'abord.

—Eh bien? fit la mère inquiète.

—Eh bien, dit Ernest, on vous a dit la vérité, ma mère.

La foudre n'aurait pas frappé Madame Lesieur davantage.

—Et moi, qui n'y voulait pas ajouter foi, quand on est venu m'en instruire! fit-elle.

—Calme-toi donc, ma bonne mère, lui dit Ernest, le mariage n'est pas encore fait. Pour me distraire, je m'en vais à Montréal.

On sait ce qui était arrivé à Montréal.

Le lecteur comprendra maintenant l'embarras de Madame Lesieur, lorsqu'elle disait :

—J'espère que ce n'est pas avec mademoiselle Montfermeuil.

Mais Ernest la rassura promptement.

—Oh! dit-il, ces amours-là sont déjà oubliées, et comme Suzanne ne m'a jamais aimé sérieusement, elle se consolera facilement. Non, je vais épouser mademoiselle Darcy, la sœur aînée de la fiancée de mon ami Pierre, et qui est charmante. N'est-ce pas, Pierre? fit-il, en se tournant vers ce dernier.

—Tout à fait charmante, fit Pierre.

Madame Lesieur, qui était remise depuis un instant, partit d'un grand éclat de rire,

—Tu dis que tu épouseras mademoiselle Darcy.

Mais sais-tu au moins si elle a de l'affection pour toi ? Combien de fois l'as-tu vue ? Car pour l'épouser dans deux mois...

— Si j'ai vu mademoiselle Darcy souvent ? interrompit Ernest. Deux fois, une fois chez elle, et l'autre, chez madame Larveau. Mais cela me suffit. Dès le premier soir, je l'ai aimée, et je le lui ai dit. Le lendemain, je l'ai trouvée encore plus belle que la veille, et je suis certain, que je suis payé en retour de la même affection. Rien n'empêche donc que je me marie dans deux mois.

Madame Lesieur et Pierre ne pouvaient s'empêcher de sourire aux décisions promptes que prenait Ernest.

Quant à la mère d'Ernest, cette nouvelle, lui avait fait beaucoup de plaisir.

Mais, dit-elle, M. Hervart, se marie-t-il dans deux mois, car vous devriez épouser les deux sœurs le même jour ?

— Le temps n'est pas fixé, fit Pierre en souriant.

— Maman a raison dit Ernest ; en conséquence, je donne quinze jours de grâce à Pierre.

— Vraiment, dit Pierre, c'est un temps très considérable que tu veux bien m'accorder.

Cependant, à Montréal, Christine attendait avec impatience le retour de son fiancé.

Mais elle trouva le temps de l'absence de Pierre moins long, qu'elle ne l'aurait trouvé auparavant, grâce au caractère de Julie, qui était redevenu aussi gai, et même plus gai qu'autrefois. Les deux jeunes filles s'entretenaient tous les jours de Pierre et d'Ernest. C'était leur plus doux passe temps.

Enfin arriva le neuvième jour, qui suivait le départ de Pierre.

Il devait revenir ce jour-là.

Il revint.

En quittant N., où on l'avait reçu les bras ouverts comme on dit, son cœur se serra au moment, où il allait s'éloigner de ceux, qui s'étaient montrés si bien disposés à son égard, et qui lui avaient offert une si généreuse hospitalité. Il ne pouvait s'empêcher de contempler les beaux arbres, qui faisaient de cette délicieuse villa une espèce de petite forêt ; il regrettait aussi le petit étang.

— C'est une place comme celle-ci qui conviendrait à Christine, se disait-il.

Mais l'amour l'appelait ailleurs ; aussi résista-t-il aux invitations réitérées de madame Lesieur et d'Ernest. De son côté Christine avait hâte de revoir Pierre.

Quant à Ernest, qui, en partant de Montréal, devait y retourner deux mois après, il y serait bien revenu en même temps que Pierre, mais quelques affaires nécessitaient sa présence à N. Mais il devait partir du village deux ou trois jours après son ami.

En débarquant à Montréal, Pierre aperçut de loin M. Darcy, et un autre homme, qui parlaient ensemble. Le premier paraissait très-agité, et parlait sur un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique.

Cet homme s'apercevait sans doute qu'il avait tort, car il se laissait disputer sans objecter la moindre interruption. Il faut dire que M. Darcy était doué d'une puissance d'yeux qui écrasait ses adversaires, et ceux qui n'étaient pas en bons termes avec lui, subissaient toujours le joug de ses prunelles fauves et de son regard profondément scrutateur.

Pierre passa inaperçu à côté d'eux.

Tout en marchant, il remarqua le jonc que M. Darcy portait toujours à la main gauche, et qui brillait en ce moment.

La vue de ce jonc produisait toujours sur lui une vive impression.

Oh ! ce jonc, ce jonc ! s'écria-t-il, il faudra bien que je sache !

Il s'arrêta un moment pensif, puis il prit d'un pas fiévreux la route de son domicile, en répétant : "il faut que je sache !"

Arrivé chez lui, il prit un sac, d'où il retira une petite clef, et avec laquelle, il ouvrit un coffre. Il y plongea la main avidement, et en retira une petite boîte, qu'il ouvrit, toujours avec la même précipitation.

Là, se trouvait un jonc, soigneusement enveloppé dans un morceau de papier, le tout renfermé dans une enveloppe.

Il prit le jonc et l'examina longtemps.

Ce jonc qui était tout uni était émailé d'une petite fleur bleue. Il était en tout semblable à celui que portait Darcy.

Pierre prit le papier et lut tout haut :

"Mon fils, défie-toi toujours de celui, qui portera un jonc semblable à celui que je te laisse. Je te prie de le conserver précieusement en souvenir de ta mère.

Plus bas, il y avait :

"Défie-toi de celui qui a nom Raoul de Lagusse."

La lettre était signée,

JULIE GAGNON HERVART.

Elle était datée du 29 décembre 1838.

Or cette date était précisément celle du jour, où Pierre était devenu orphelin de sa mère. On sait que son père avait été tué au feu de St. Denis, un an auparavant.

Ce papier était, sans contredit, d'une grande importance pour Pierre.

Nos lecteurs sauront plus tard comment ce précieux document se trouvait en sa possession.

Il resta plusieurs heures à contempler ce jonc et à relire les derniers avis qui lui revenaient de sa mère.

Tout à coup, le son argenté d'une grosse horloge, suspendue dans sa chambre, le fit tressaillir.

Trois heures venaient de sonner.

— Trois heures ! s'écria-t-il, et Christine qui m'attendait pour dîner !

Il replaça tout comme c'était auparavant, et se rendit immédiatement chez M. Darcy.

A tout moment, Christine s'attendait à voir arriver Pierre, heureux de la revoir.

Mlle s'étonnait du retard qu'il apportait dans sa visite.

Midi sonna.

M. Darcy demanda le dîner. Christine, cherchant un prétexte, pour retarder le dîner de quelques minutes encore, répondit qu'il n'était pas tout à fait prêt.

Mais un quart d'heure après, le père ayant réitéré sa demande avec commandement, il fallu obéir.

Christine affecta un mal de tête, et ne se mit pas à table.

Elle s'enferma dans sa chambre, et se mit à la croisée pour guetter l'arrivée de Pierre.

Mais Pierre n'arrivait pas.

Enfin, lassé d'attendre aussi longtemps, Christine résolut de sortir, et partit dans un coupé attelé de deux chevaux fringants de race anglaise.

Elle espérait trouver Pierre chez son patron ; en passant devant le bureau, elle jeta un regard à travers les croisées, mais elle s'aperçut qu'il n'y était pas. Après avoir parcouru les rues Notre-Dame et St. Jacques, elle ordonna au cocher de conduire la voiture à quelques pas de la maison qu'habitait Pierre, et elle l'envoya frapper à la porte, après

lui avoir glissé un petit billet écrit à la hâte, à l'adresse du jeune homme.

Mais le cocher rapporta le billet.

Après avoir inutilement frappé pendant quelques instants, des commères lui avait dit qu'il n'y avait personne dans la maison, et que M. Hervart venait de partir.

Alors Christine prit le parti de retourner à la maison.

Nous avons dit que Pierre était allé chez M. Darcy.

En arrivant, il demanda à être introduit auprès de Mademoiselle Christine.

Il lui fut répondu qu'elle était sortie.

Pierre allait retourner, lorsque la jolie voiture de Christine venant à fond de train, tourna le coin de la rue Ste. Catherine. Celle-ci aperçut le jeune homme.

En voyant Pierre, Christine contint à peine un cri de joie. Elle le fit entrer, et entre autres questions, elle lui demanda pourquoi, il n'était pas venu plus tôt.

Celui-ci, qui ne savait pas trop que répondre à cette question, lui dit qu'il avait été retenu par un ouvrage du bureau, qui ne pouvait souffrir aucun retard.

Cette réponse suffit à Christine.

Ils passèrent toute l'après-midi à causer, à s'entretenir de ces niaiseries toujours vieilles et toujours nouvelles que l'amour enfante, sans beaucoup se préoccuper de l'heure qu'il pouvait être.

Ils furent bientôt rappelés de leur tête-à-tête, par l'arrivée de Monsieur Darcy.

Pierre resta à souper.

Il fut assez gai en commençant; mais tout à coup il devint froid et sérieux.

Ses yeux venaient de rencontrer le fameux jonc. Il n'en détachait plus ses yeux; qui y étaient fixés pour le reste du souper.

M. Darcy feignit de ne s'en pas apercevoir; Christine ne savait à quoi attribuer ce changement subit dans l'attitude de Pierre.

Quant à ce dernier, un violent combat se livrait dans son âme.

Devait-il craindre un ennemi dans le père de Christine? D'un autre côté, comment expliquer la possession de ce jonc par M. Darcy? Le billet ne parlait que de Raoul de Lagusse. Avait-il donc deux ennemis?

Toutes ces pensées bourdonnaient dans sa tête, et l'empêchait d'y voir clair.

Cependant, dès qu'ils furent levés de table, il parut ressaisir sa gaieté habituelle.

On passa dans le salon.

—Christine, demanda Pierre, savez-vous où M. Darcy a eu ce jonc qu'il porte continuellement, et qui est émaillé d'une petite fleur bleue?

—Non répondit Christine, je ne le sais pas. Mais que peut vous faire ce jonc? m'en donner un semblable? ajouta-t-elle en souriant.

—Mais, peut-être fit Pierre.

—Ah dans ce cas, je vais demander à Papa, dit Christine en traversant la chambre, pour se rendre auprès de ce dernier qui fumait tranquillement un cigare de Havane, mais sans perdre un mot de la conversation de Pierre et de Christine.

Cependant, il fit semblant de ne pas avoir entendu, et lorsque Christine lui parla de son jonc, il s'approcha du gaz, pour que tout le monde vit cet anneau.

—Cette bague, ma fille, je la tiens de ta mère, dit-il. Je te la destine, et je te la donnerai bientôt.

A ces paroles, Pierre pâlit terriblement.

Si véritablement ce bijou venait de la mère de Christine, celle-ci serait peut-être sa sœur.

Cette pensée attirait le jeune homme.

Darcy épia ce qui se passait sur la figure de son futur gendre. En voyant la pâleur du jeune homme, un sourire de cruelle satisfaction plissa sur ses lèvres minces, et il se mit à marcher en grimaçant.

—Mais, que peut donc lui faire ce jonc? se disait-il... il était trop jeune alors, il ne peut se souvenir de rien, il n'avait qu'un an.

Pendant ce temps, Pierre s'était remis, et il continua à veiller comme si rien n'était arrivé.

Mais lorsqu'il fut parti, il se prit à crier: "Christine n'est pas ma sœur; cela ne se peut pas, ce serait trop affreux!

Et il se frappait le front.

—Eh non! elle n'est pas ma sœur, reprit-il soudain, puisque je n'avais qu'un an, lorsque ma mère est morte, et que ma bonne m'a toujours dit que j'étais le seul enfant. Mais n'importe, ce jonc m'embrasse. Oh ce jonc! ce jonc! Il faudra bien que je sache, oui, il faut que je sache!

VI.

M. PUIVERT.

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, un riche fermier de Ste. Anne du bout de l'île, prenait l'express pour Montréal, et embarquait dans un wagon de premier classe.

Il venait de s'asseoir confortablement, et de déplier sa gazette, lorsqu'il se sentit légèrement frapper sur l'épaule.

—Bonjour, Monsieur Puivert, dit une voix, qui était parfaitement inconnue au fermier.

M. Puivert resta surpris.

Il se mit à examiner ce nouveau personnage, avec des yeux ébahis, tout en gardant le silence.

C'était un jeune homme d'une taille au-dessus de la moyenne, bien fait; traits assez réguliers, excepté le nez, qu'était très-plat; sourire railleur, bouche dédaigneuse.

Il s'aperçut de l'examen que le fermier faisait de sa figure, et se hâta d'y mettre fin en prenant la parole.

—Mais, ne me reconnaissez-vous pas? dit-il. Ou, je me trompe fort, ou vous êtes M. Puivert, fermier de M. Darcy à Sainte Anne.

—C'est bien cela, vous avez raison, monsieur, fit le fermier tout émerveillé.

—Mais, reprit l'inconnu, ne reconnaissez-vous pas Edmond Narceau, le courtier de la rue Notre-Dame, à Montréal, où vous déposez toujours votre argent? Vous êtes venu encore tout dernièrement.

—Ah si fait, Monsieur, répondit Puivert, veuillez donc m'excuser si...

Disons tout de suite que le digne fermier de monsieur Darcy, n'avait jamais vu, ni connu Edmond Narceau, et qu'encore bien moins, jamais il n'avait déposé d'argent chez lui. Mais, pensant qu'il pourrait y gagner quelque chose, (l'avarice était le grand péché de M. Puivert), il avait fait une réponse affirmative.

Puivert était un homme d'une grande intelligence et de beaucoup d'esprit; mais cette fois il fit fausse route, et ne s'aperçut pas du piège que lui tendait Edmond, et dans lequel il allait tout bonnement donner le pied.

Edmond lui fit quelques questions sur sa ferme, puis se ravissant tout d'un coup.

—Mon cher monsieur Puivert, savez-vous que je suis plus honnête, que vous ne seriez porté à le

croire peut-être ? Vous allez en juger tout de suite. Je n'ai jamais douté un seul instant de votre probité, fit le fermier.

—Je sais, je sais, fit Edmond, mais tout de même, si j'avais voulu, j'aurais pu vous voler \$700.

—Comment cela ? demanda Puivert, qui commençait à craindre pour son argent. La dernière fois que vous êtes venu déposer de l'argent chez moi, vous avez oublié de me demander un reçu, pour les sept cents piastres dont je vous parlais il y a un instant.

—Vraiment ? fit Puivert.

—Il n'y a rien de plus vrai. Tenez, le voici.

—Donnez, donnez, fit le fermier de plus en plus surpris.

Il jeta rapidement les yeux sur le reçu.

Il lut le reçu qui était d'une écriture fine :

Reçu de monsieur Théodore Puivert la somme de Sept cents piastres.

14 Mai 1858.

E. Narceau.

Puivert ne revenait plus de sa surprise.

—Affaire d'or ! murmurait-il, affaire d'or !

Le courtier examina à loisir la figure avide du fermier.

—Vous n'auriez pas perdu d'autres reçus par hazard, car, puisque je viens de vous en donner un, je pourrais en signer d'autres, fit-il.

—Je crois que j'ai perdu les deux derniers, répondit effrontément Puivert.

Edmond tira un petit livret de sa poche.

—Je vais voir, dit-il. Bon, m'y voici, je crois : quinze cents piastres déposées le 29 Janvier, et, quatre cent cinquante, le 15 Février. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Oui, dit Puivert.

Edouard signa deux reçus pour ces sommes, et les donna au fermier.

Ce dernier ne comprenait plus rien.

—Décidément, cet homme est fou, pensait-il. C'est une affaire d'or pour moi, murmura-t-il assez fort pour être entendu de Narceau.

—Affaire d'or, oui, répondait celui-ci tout bas, mais on verra bientôt à qui elle profitera le plus. Tu me crois fou, vieux Puivert, mais prends garde à toi.

Puis tout haut :

—Serait-ce une indiscretion de vous demander ce que vous venez faire à Montréal ?

—Nullement, monsieur. Vous savez sans doute que j'ai des relations d'affaires avec M. Darcy, et il m'a fait demander.

—Viendriez-vous faire encore quelque dépôt chez-moi, monsieur Puivert ?

—Non, car je suis court d'argent ; même j'aurais besoin d'une petite somme.

—Fort bien, monsieur. Vous n'avez qu'à venir demain à mon bureau. Je vous avancerai même, si vous avez besoin de beaucoup d'argent.

—A quelle heure ? demanda Puivert.

—A l'heure qui vous conviendra le mieux.

—Très bien ; j'irai vers dix heures.

En ce moment le conducteur entra dans le wagon où se trouvaient nos deux causeurs, et cria d'une voix forte :

“ Montréal.”

que, qui, par ses annonces, devait surpasser tous ceux qui étaient déjà venus à Montréal, vint stationner quelques jours dans notre grande ville.

Cette troupe de pantomime donna trois représentations, à l'ancien jardin Guilbault, situé au haut de la rue St. Laurent, près du Mile-End.

A Montréal, le cirque est très fréquenté par le peuple, qui le préfère de beaucoup au théâtre, et qui, n'ayant que rarement l'occasion de se divertir à ce spectacle, y afflue toujours énormément. Aussi n'y rencontre-t-on presque jamais de dames.

Cependant, les jeunes filles se hazardent plus volontiers à ce spectacle, lequel appartient véritablement au peuple, qui fait toujours valoir ses droits avec raison.

Il y avait donc à une de ces représentations quelques demoiselles, qui s'étaient rendues au cirque, pour varier les amusements, car, peu de jours auparavant, elles avaient eu le théâtre.

Le spectacle commença par l'entrée d'une bruyante cavalcade, cavaliers et cavalières empruntant un faux luxe vraiment royal.

A cette vue, les applaudissements et les craquements de pied se firent entendre.

—Regarde donc, Marceline, dit une grosse voix de femme, dans un coin de la tente. Mon Dieu, qu'elle est belle ! Elle est y ben habillée, cte petite là ?

—Eh, Marguerite, répondit Marceline, voilà un gaillard qui me paraît pas laid ; mais il peut ben paraître, vous en a-t-il un fichu bel acoutrement. Et mon petit garçon, qui dort pendant ce temps là ! Hola José ! réveille-toé donc, regarde comme c'est beau.

L'enfant s'éveille, regarde un peu, ouvre enfin de grands yeux, puis s'écrie dans son imagination juvénile :

—Quels beaux effets ! hein, maman ? Ils ont de l'or et de l'argent dessus.

Dans un autre coin, on aurait pu entendre :

—Quelle vie dure, mènent ces gens là ; pas un moment de repos ! quelles fatigues ne doivent-ils pas éprouver.

—Ouais, répond un égoïste, ils y sont tous accoutumés depuis longtemps. Ce n'est pas une grande misère pour eux.

—Mais, reprend la première voix, s'il fallait pénétrer dans l'intérieur de leur vie domestique, que de désenchantements n'y rencontrerait-on pas ?

—Bah ! c'est un métier comme un autre, ajoute un troisième. C'est leur faute, qu'ils ne s'engagent pas dans les troupes pour ces exercices.

Et ainsi de suite.

Dans toutes les parties de la tente, on entend des quiproquos, qui n'ont aucun rapport de ressemblance les uns avec les autres.

Cependant, la veillée avançait ; aux jeux équestres, avait succédé la pantomime.

L'enthousiasme s'était un peu ralenti.

On avait tant applaudi aux folies des bouffons, que la fatigue commençait à s'emparer des claqueurs.

Tout à coup, de toutes parts on entendit un éclat de rire général.

(A continuer.)

VII.

L'HOMME DE CAOUTCHOUC.

Pendant le mois de Juillet 1858, un grand cir.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



PROFITANT du prestige qu'un sorcier exerce même sur les gens d'une tribu ennemie, M. Novéal monta sur une sorte de petit tertre. Puis, élevant les bras vers le ciel en gesticulant avec violence comme pour faire une conjuration, il montra aux combattants le soleil, que la lune commençait à masquer.

Tel est le pouvoir des sorciers chez ces peuplades grossières, que la plupart des sauvages cessèrent de combattre.

Effrayés d'ailleurs par le phénomène inexplicable dont ils étaient témoins ils se groupèrent autour de M. Novéal qui continuait ses bizarres évocations.

Lorsqu'il vit l'attention des Bashoukoulompos concentrée sur lui et leur frayeur suffisamment excitée, il leur parla d'un ton solennel.

Il présenta les blancs qu'accompagnaient les Babimpés comme les protégés de la Divinité. Il annonça en même temps aux Bashoukoulompos que pour les punir de leurs desseins meurtriers, il allait leur retirer à jamais la lumière du soleil.

Puis, proférant une formule terrible de malédiction et d'évocation de l'esprit du mal, il sembla dicter un ordre souverain à l'astre du jour, qui disparaissait peu à peu.

Quoique les Bashoukoulompos soient une des peuplades les plus belliqueuses de l'Afrique, ils n'en sont pas moins soumis comme les autres à toutes les terreurs de la superstition. Il y eut un moment de lutte entre la haine contre leurs ennemis et la frayeur qu'ils éprouvaient ; mais ce dernier sentiment ne tarda guère à prendre le dessus.

Ils se mirent à trembler, puis à pousser des cris confus. Enfin ils se laissèrent tomber à terre et tendirent des mains suppliantes vers le terrible sorcier pour le conjurer de ne pas leur enlever la lumière du soleil, et de leur épargner les affreux malheurs dont il les menaçait.

Il était temps qu'ils cédassent, car l'éclipse allait bientôt se terminer, et M. Novéal en suivait les dernières phases avec une anxiété facile à comprendre.

Dès qu'il vit la soumission des Bashoukoulompos, il se hâta de leur accorder la grâce qu'ils sollicitaient. Il commença ensuite d'autres conjurations pour ramener la splendeur du soleil ; et, comme l'éclipse touchait à sa fin, il n'eut pas de peine à y réussir.

Quelques minutes plus tard, le soleil, dégagé de son voile mystérieux, inonda l'horizon de ses brûlants rayons.

Autant la terreur des sauvages avait été profonde, autant leur joie fut expansive. Ils vinrent tous se jeter aux pieds de M. Novéal et lui demander des amulettes.

Quant aux Batongas et aux Babimpés, ils auraient en ce moment attaqué sans rien craindre trois ou quatre ennemis, tant ils avaient confiance dans le pouvoir de leur sorcier.

Après une longue harangue de ce dernier, les Bashoukoulompos s'éloignèrent. Il traversèrent de nouveau la rivière, leur intention étant de gagner ensuite le Zambèse et de faire la chasse aux hippopotames, qui abondent sur les rives de ce fleuve magnifique.

Les Babimpés et leurs amis européens se mirent en marche vers Mazila, où ils arrivèrent après six jours de voyage.

Le roi des Babimpés fit un brillant et cordial accueil à ses protégés et surtout à dom Antonio. Malgré leur empressement à se remettre en route pour gagner Lynianti et de là Kuruman, nos voyageurs, épuisés de fatigue, durent se reposer quelques jours à Mazila.

Au bout d'une semaine environ, nos voyageurs quittèrent le village de Sekorou. Mme Bartelle et sa cousine étaient dévorées du désir de revoir leurs enfants, qu'elles avaient laissées à Kuruman. Chaque heure de retard leur semblait un siècle. Les Babimpés accompagnèrent leurs amis jusqu'à la rivière Mbaï.

Au moment de quitter Sekoron et les fidèles Babimpés qui les avaient arrachés à la mort, les Européens ratifièrent les engagements pris en leur nom par Furet et promirent de joindre aux objets désignés par Joseph des outils, des vêtements, vingt sabres, douze haches et deux chevaux. Sekorou leur laissa huit Babimpés, qui avaient pour mission d'accompagner les blancs et de lui rapporter les présents promis par ces derniers.

Telle était la bonne impression produite sur les Babimpés par la fidélité du docteur Livingstone à tenir ses engagements, que, malgré la défiance naturelle aux sauvages, Sekorou ne paraissait éprouver aucun doute sur la bonne foi de ses amis européens.

Les messagers n'osèrent pourtant aller plus loin que Lynianti. Laisant les Européens continuer leur route sous la conduite de quelques Makololos, ils attendirent à Lynianti le retour de ces Makololos, qui devaient rapporter de Kuruman les présents promis à Sekorou. Quant aux objets que les blancs ne comptaient pas trouver à Kuruman, Valentin avait promis de les envoyer de Colesberg ou de Graaf-Reinet.

Quelques jours plus tard, dom Antonio quittait ses amis pour retourner sur les bords du Zambèse et reprendre sa noble et périlleuse existence.

—Je ne pense pas que nous nous revoyions jamais, dit-il en souriant avec douleur à Mme Bartelle. Que Dieu protège votre retour dans votre patrie et vous donne le bonheur que vous avez mérité par tant d'épreuves.

Il se mit en route, escorté par les Makololos qui rapportaient les présents promis par les Européens à leur roi, ainsi qu'à celui des Babimpés.

Peu de temps après son arrivée à Kuruman, Juliette tomba malade. Maintenant que les plus grands dangers étaient passés, son corps, soutenu jusque-là par l'énergie de la lutte, payait enfin son

tribut à la nature. Elle resta alitée près d'un mois. Durant quinze jours même son état inspira de sérieuses inquiétudes.

Ses filles et Clémence la veillèrent à tour de rôle. Valentin passait sa vie dans la chambre de la malade, ou couché en travers de sa porte. M. Novéal lui tenait aussi fidèle compagnie.

Leurs soins et leur affection rendirent enfin la santé à la charmante jeune femme.

Au bout de six semaines environ, les Européens purent se mettre en route.

Ce fut pour eux un grand chagrin de se séparer des missionnaires qui leur avaient témoigné tant de dévouement et d'affection.

Nous passons sous silence les incidents de leur retour. Quelles que fussent les épreuves qu'ils eurent encore à subir, elles étaient peu de chose auprès des dangers qu'ils avaient surmontés.

En passant à Colesberg, ils demandèrent si on avait obtenu quelques renseignements sur Bhyrrub-Komul, mais personne n'avait entendu parler du khitmutgar.

A Graaf-Reinet ainsi qu'à Cape-Town on leur fit la même réponse.

Ce ne fut qu'au moment où nos héros se disposaient à quitter le Cap et à s'embarquer sur un navire en partance pour Calcutta, qu'il leur parvint quelques renseignements sur le khitmutgar. Encore ces renseignements n'avaient-ils rien de bien certain.

Le chef de la police de la colonie leur montra un rapport qui lui annonçait qu'un Arabe, dont le signalement répondait à peu près à celui de Bhyrrub-Komul, avait pris passage, il y avait environ six semaines, sur un navire en destination pour Calcutta.

Par suite de divers autres renseignements qu'il serait trop long de détailler ici, on supposa que le prétendu Arabe n'était autre que Bhyrrub-Komul, le khitmutgar de M. Morauy.

Déjà remis par leur séjour à Cap-Town nos voyageurs achevèrent de reprendre des forces durant le voyage du Cap à Calcutta.

Lorsqu'on signala le feu flottant, c'est-à-dire le ponton surmonté d'un fanal qui se trouve à l'entrée du Gange, Mme Bartelle, Mme Martigné et leurs amis ne se ressentaient presque plus de leurs fatigues et de leurs cruelles émotions.

Leur premier soin en arrivant à Calcutta fut d'écrire à M. M... et à M. Jordy, à qui, du reste, ils avaient déjà écrit de Colesberg, de Graaf-Reinet et de Cap-Town.

Pendant la traversée, les enfants avaient raconté de nouveau à leurs mères les soins et les attentions dont les avaient comblés les bons missionnaires. Au lieu de diminuer par l'éloignement, la reconnaissance de Juliette et de Clémence semblait s'être encore augmentée.

XVIII.

Aussitôt débarqué, M. Gaspard Novéal s'occupait des formalités à remplir pour se faire mettre en possession de son héritage. En cette circonstance, par exemple, Savinien retrouva un peu d'activité et fit de son mieux pour seconder son parent. Dieu sait pourtant que ce dernier ne lui en témoignait pas beaucoup de reconnaissance. Il l'avait pris en antipathie et ne le supportait que par égard pour le souvenir de sa grand'mère, Mme Pauline Martigné, la sœur de Gaspard.

Ainsi que nous l'avons raconté au début de cette histoire, Gaspard avait épousé Zora, fille d'un riche Indou nommé Mutyloll Dhur. Celle-ci était

morte le 3 mars 1846, laissant une fortune de 58 ou 60 lacs de roupis, c'est-à-dire 12 ou 14 millions de francs.

Par son testament fait à Delhi, où elle habitait un magnifique palais, elle avait laissé toute cette fortune à son mari, M. Gaspard Novéal. Comme on ignorait néanmoins ce qu'était devenu ce dernier, et qu'il pouvait être mort depuis longtemps, Zora déclarait dans le testament que si, au bout de douze ans, son mari n'avait pas reparu, tout ce qu'elle laissait retournerait au petit Jootah Maddub, fils d'un riche zemindar, Narain Sagore.

Zora étant morte, comme nous venons de le dire, le 3 mars 1846, il en résultait que M. de Novéal avait jusqu'au 3 mars 1858 pour se présenter. Comme il arrivait à Calcutta avec sa famille au mois de Janvier 1857, il avait encore environ quatorze mois devant lui.

Ce Narain Sagore, qui habitait Delhi, était un fort grand personnage, très-riche et très-influent.

Les hémindars étaient des hommes à qui le gouvernement anglais louait de vaste étendues de territoire (zemindaries). Ces fermiers généraux de l'impôt territorial sous-louaient ensuite à d'autres agents des divisions de leurs concessions et les sous-fermiers morcelaient encore ces nouvelles portions. Le malheureux ryot ou paysans finissait en conséquence par avoir de septième à huitième main le petit champ qu'il cultivait.

Quelques-uns de ces zemindars (ceux surtout qui avait eu l'esprit de se retirer à temps) avait réalisé de grandes fortunes, et Narain Sagore était de ce nombre.

Il courait sur son compte beaucoup d'histoires mystérieuses, et les Indous n'en parlaient qu'avec une sorte de terreur respectueuse.

Pour expliquer le pouvoir qu'il exerçait à cent lieues à la ronde sur la plupart des indigènes, les uns disaient qu'il descendait des empereurs mogols les autres qu'il était parent du roi d'Onde, détrôné par la Compagnie d'autres prétendaient qu'il était affilié au thuggisme dont les racines, brisées par l'énergie des Anglais, rampaient encore sous le sol indien, en attendant que quelque catastrophe leur permit de reparaitre au grand jour.

Quant à Jootah Maddub, son fils ou son fils adoptif (car l'état civil indou est loin d'être tenu avec la régularité du nôtre), il courait aussi bien des versions sur son compte. En Europe tous ces mystères auraient été promptement découverts et expliqués ; mais dans un pays comme l'Indoustan, et avec l'organisation des *zenanahs* ou harems, il est souvent difficile de constater les relations de parenté.

A l'époque dont nous parlons, ce Jootah Maddub était un grand et beau garçon de dix-huit ans, qui demeurait avec son père, tantôt à Benarès, tantôt à Delhi.

Ce dernier endroit était pourtant devenu la résidence favorite de Narain Sagore, dont le palais touchait presque à celui que la bégum Zora habitait de son vivant.

Disons en passant que Zora n'avait aucun droit à ce titre de *bégum* ou princesse que les Indous lui donnaient par flatterie pour exciter sa générosité, et qu'elle avait fini par conserver.

Outre l'influence que l'argent permet d'exercer à des centaines de lieues de distance, Narain Sagore avait encore à Calcutta un appui fort puissant, c'était celui de tous les brahmines un peu importants, et, par suite, de tous les Indous, sur lesquels l'élément religieux excite un pouvoir immense.

Il semble au premier abord que du moment où M. Gaspard Novéal était arrivé à Calcutta, il n'a-

vait plus qu'à se montrer pour être mis en possession de son héritage.

Mais dans un pays où le procès le plus simple dure quarante ou cinquante ans, et où, la plupart du temps, lorsque les plaideurs obtiennent enfin une décision, ils trouvent leur héritage mangé par les frais, une succession comme celle de la bégum Zora ne devait pas se liquider aussi facilement.

Actif et intelligent, Narain Sagore usait habilement de sa fortune et de son influence pour susciter des obstacles à M. Gaspard Novéal.

Les lois indoues venant encore ajouter leurs complications à la législation anglaise, les affaires de M. Novéal menaçaient de marcher avec une lenteur désespérante dont s'irritait singulièrement l'ancien sorcier des Batongas.

On commença par nier qu'il fût réellement Gaspard Novéal.

Grâce aux relations que son pouvoir mystérieux lui créait partout, Narain Sagore fit produire une foule d'actes fort réguliers en apparence, constatant que le vrai Gaspard Novéal était mort bien avant la date du testament de Zora.

Il était évident qu'à la longue M. Novéal arriverait à prouver son identité, mais d'autre part il n'était que trop évident qu'aussitôt cette difficulté soulevée, il s'en présenterait de nouvelles.

Depuis dix ans que Narain Sagore employait toute son intelligence et tout son mystérieux pouvoir à accumuler des preuves contre l'adversaire de son fils, on comprend quelle montagne de dépositions, enquêtes, certificats et preuves de tout genre M. Novéal avait à démolir.

Pour prouver son identité, ce qui était le point le plus important de tous, il fut obligé de faire d'abord le voyage de Madras. Puis, pour ne laisser aucune prise aux calomnies des agents de Narain-Sagore, qui prétendaient que M. Gaspard Novéal était mort au milieu des flammes à Jypoor, après avoir mis le feu à la prison où il avait été renfermé pour avoir eu des relations avec une des femmes du rajah chez lequel il servait, M. Novéal se vit dans la nécessité d'aller jusqu'à Jypoor.

Cette ville est située à 200 milles environ au sud-est de Delhi.

C'était par conséquent un fort long voyage auquel on obligerait M. Novéal.

Malheureusement, ce dernier, jadis si actif, avait maintenant pour le repos la même passion qu'il éprouvait autrefois pour le mouvement.

Son rêve était de passer sa vie dans un jardin, à l'ombre, ayant à ses côtés Juliette, Clémence, leurs maris et leurs enfants.

J'aurais pu dire en effet Mme. Mazeran et lady Overnon, car ces deux mariages avaient été célébrés peu de temps après l'arrivée de notre héros à Calcutta.

M. Novéal aimait beaucoup Valentin et Sir Richard, et leur union avec ses deux nièces avait comblé les vœux du vieillard.

Les relations de sir Richard et l'estime qu'il inspirait à ses compatriotes furent d'un grand secours à M. Novéal dans sa lutte inégale contre les machinations de Narain Sagore.

Malheureusement tous ces débats exaspéraient le pauvre Gaspard.

—Je n'ai plus que peu de temps à vivre, disait-il, et je voudrais au moins le passer tranquillement.

Si je venais à succomber avant d'avoir terminé ces maudites affaires, tout se compliquerait encore pour mes héritiers qui n'en verraient jamais la fin.

Richard avait été chaudement recommandé par

son beau-frère, lord Ackley, à l'un des principaux magistrats de Calcutta, homme d'un grand savoir et d'une remarquable capacité, qui occupait maintenant à Londres un des postes les plus élevés de la magistrature.

—Voyons, monsieur Smith, lui dit M. Novéal un jour que tous deux fumaient leur hooka sur la verandah, à quelques pas de Valentin et de sir Richard, qui causaient avec Juliette et Clémence ; voyons, monsieur Smith, là, entre nous, croyez-vous que je gagne mon procès ?

—Certainement.

—Mais quand ?

Vous gagnerez votre procès, mais ce sera dans quinze, vingt ou trente ans, après des démarches, des ennuis et des frais énormes. Il ajouta que si, au bout de tant de peines, vos héritiers touchent la moitié de la succession, et peut-être même le quart, ils pourront se trouver fort heureux.

M. Novéal se mit à jurer en indoustan.

—Quel conseil me donnez-vous alors ? demanda-t-il enfin.

—C'est bien difficile de donner un conseil en pareille circonstance.

—Enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous ?

—Moi, dit le magistrat, je n'hésiterais pas un instant. J'irais trouver mon adversaire et je m'accorderais avec lui.

—Transiger avec Narain Sagore ! Un brigand !

—D'accord

—Un assassin !

—Je le crois comme vous, mais il n'y a pas de preuves contre lui, et il n'y en aura pas. Il est trop adroit.

—Oh ! si je retrouvais ce Bhyrrub-Komul !

—Vous ne le retrouverez pas. Ou il est mort, ou il est retourné près de Narain Sagore, qui le cachera trop bien pour qu'on puisse le découvrir.

—Et bien ! dit M. Novéal, qui prit tout à coup sa résolution, comme il le faisait presque toujours, puisqu'il faut que j'aille à Jypoor pour constater que je n'ai pas été rôti dans l'incendie de la prison du Rajah, je pousserai de là jusqu'à Delhi.

—Il me semble d'ailleurs que vous avez là deux palais et plusieurs propriétés qui dépendent de votre héritage. J'ai même entendu dire que dans le jardin d'un de ces palais devait se trouver un souterrain secret où votre beau-père Muttyloll-Dhur a caché des trésors, comme le faisaient autrefois presque tous les riches Indous.

—On me l'a dit aussi, mais je n'y compte guère. Enfin, n'importe. Puisque vous m'approuvez, je pars pour Delhi. Je vais trouver mon brigand de Narain Sagore, et je... Dites donc, monsieur Smith, si je l'assomme ?

—Si vous avez envie de passer par les mains de mon collègue de Delhi....

—Non, non. C'est bien alors ; je transigerai.

—Vous feriez bien d'emmener un homme de loi avec vous, fit observer le magistrat en souriant. Narain Sagore est fin comme l'ambre, et, franchement, vous ne seriez pas de force à lutter contre lui sous ce rapport.

—C'était bien mon intention, reprit M. Novéal.

—Vous laissez sans doute votre famille à Calcutta ?

—Oh ! non, non. Si vous saviez comme tout ce petit monde m'est nécessaire et comme je suis heureux de les voir ainsi groupés autour de moi ! Cela me réjouit le cœur quand je vois ces quatre tourtereaux et ces trois beaux enfants.

Dès le soir même, M. Novéal parla à sa famille de ces nouveaux projets de voyage.

—Ne craignez-vous pas que Narain Sagore ne vous tende quelque piège ? dit Mme Mazeran.

—Je ne crois pas qu'il s'y hasarde, dit le magistrat avec la fierté anglaise. Ce n'est pas l'envie qui lui en manquera, mais un Indou n'oserait s'attaquer à un Européen. Ils savent trop bien ce que leur coûterait une goutte de sang chrétien. Je puis, du reste, vous faire donner des lettres de recommandation afin que les autorités militaires vous fournissent une escorte de cypayes chaque fois que vous croirez en avoir besoin.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à Delhi ? demanda lady Richard Overnon.

—Environ neuf cent soixante-seize milles.

Comment ferons-nous le voyage ?

—En palanquin évidemment, dit M. Novéal.

—Si j'ai un conseil à vous donner, reprit le magistrat, ce serait de prendre des *badgerows* (sorte d'énormes barques de voyages), jusqu'à Allahabad. Ce serait beaucoup moins fatigant et moins coûteux pour une caravane aussi nombreuse que la vôtre. Une fois à Allahabad, vous pourriez continuer votre route, soit en bateau sur la Jumna, soit en palanquin.

—Je crois que vous avez raison, fit Novéal après un instant de réflexion.

—Est-ce que ce long voyage n'effraie pas ces dames ? demanda le fonctionnaire anglais.

—Elles ! s'écria M. Novéal. Oh ! vous ne les connaissez pas. Après leur expédition en Afrique, d'ailleurs, le voyage de Delhi ne leur paraîtra qu'une promenade.

Ce n'était pas tout à fait l'avis de Clémence et de Juliette, quoiqu'il leur arrivât cependant ce qui arrive toujours aux gens habitués à vivre au milieu des dangers. Ils se familiarisent avec cette existence périlleuse et finissent par dormir presque tranquillement, malgré la perspective de nouveaux obstacles à surmonter le lendemain.

XIX.

Avec son bon sens ordinaire, Juliette avait promptement compris que le conseil du magistrat était fort sage, et que si M. Novéal, déjà si vieux, voulait avoir le temps de jouir de sa fortune, il fallait qu'il se résignât à une transaction. Elle aimait sincèrement et tendrement le digne vieillard qui lui témoignait tant d'affection, et regardait comme un devoir sacré de rendre aussi heureuses que possible les dernières années qu'il avait à passer encore sur cette terre.

Clémence dont le caractère avait complètement changé (et complètement à l'avantage de la jeune femme) partageait aussi les idées de sa cousine.

Familiarisées désormais avec les ennuis des voyages, toutes deux, d'ailleurs, n'étaient pas fâchées de profiter de leur séjour dans l'Inde pour parcourir une partie de ce magnifique pays, et surtout pour visiter Bénarès, Allahabad et Delhi, la plus belle de toutes les villes indiennes.

Le voyage fut donc résolu le jour même.

Dans le cas où M. Novéal ne pourrait s'arranger avec Narain Sagore, il devait aller de Delhi à Jypoor afin de s'y procurer les diverses pièces de nature à constater son identité, dont il aurait alors besoin pour poursuivre le procès.

Dès le lendemain, Valentin et sir Richard commencèrent à s'occuper des préparatifs du voyage sous la direction de M. Novéal, qui connaissait le pays mieux que ses deux amis, et qui leur indiquait les mesures à prendre.

Sachant que, sauf lady Overnon, les parents de M. Novéal et lui-même étaient dans une position de for-

tune d'autant moins brillante pour le moment, que les frais du procès absorbaient le peu d'argent qu'ils avaient de disponible, le magistrat les avait engagés à prendre des *badgerows* parce que c'est le moyen de transport le plus économique de tous. Mais les voyages effectués de cette façon sont interminables, et les passagers sont loin de jouir de toutes leurs aises.

Après avoir visité quelques *badgerows*, et causé avec deux ou trois des agents chargés de leur location, sir Richard déclara qu'il aimait mieux prendre passage sur les grands bateaux plats qui, à la suite de puissants remorqueurs à vapeur, font régulièrement le service de Calcutta à Allahabad. Une fois là, il serait toujours temps d'acheter ou de louer des *badgerows* pour suivre la Jumna, ou de continuer la route en palanquin avec les relais d'hommes établis le long du chemin, comme le sont en France les relais de poste.

On loua quatre cabines pour M. Novéal, M. et Mme Mazeran, sir Richard et Clémence, Savinien, et un cinquième pour Joseph Furetal.

Depuis le jour, où par son courage et son intelligence, il avait sauvé ses maîtres en amenant à leur secours les Babimpés de Sekorou, le jeune homme était devenu pour eux non plus un domestique, mais un ami.

M. Novéal l'avait pris en affection, et de même que Valentin et sir Richard, il s'était promis d'aider ce jeune homme à sortir de sa position subalterne.

Pendant le séjour de nos voyageurs au Cap et durant la traversée, Joseph, stimulé par les encouragements de ses amis, avait travaillé nuit et jour pour refaire son éducation.

Grâce aux conseils de Clémence et de Juliette, il s'était complètement transformé comme tournure et comme manières.

A voir ce jeune homme à l'allure vive et hardie, on n'aurait certes pas reconnu le gamin maigre, chétif et rabougri que M. Mazeran avait emmené de Paris.

En dépit des railleries amicales de M. Mazeran, sir Richard avait conservé son ancien domestique, qui fit en conséquence partie de l'expédition de Delhi, ainsi qu'Hercule Caritaud.

Le 3 janvier 1857, nos voyageurs s'embarquèrent sur le bâtiment dont nous avons parlé et que remorqua un petit bateau à vapeur.

Chaque voyageur ayant le droit d'emmener avec lui un domestique, et la plupart des compagnons de nos héros ayant généralement plusieurs serviteurs pour lesquels ils payaient un droit supplémentaire, l'avant du bateau renfermait une bande d'Indous. Ceux-ci, qui se nourrissaient à leurs frais, descendaient à terre chaque fois que le navire jetait l'ancre, c'est-à-dire chaque soir, car on ne voyageait jamais la nuit.

Les seize cabines de l'arrière étaient remplies de passagers ; et chacun emportant force bagages, le chargement était complet.

Le trajet de Calcutta à Allahabad, où la Jumna se jette dans le Gange, s'accomplit sans incident qu'il vaille la peine d'être raconté.

Arrivés à Allahabad, nos voyageurs montèrent sur un autre bateau un peu plus petit avec lequel ils devaient remonter la Jumna.

—Eh bien ! Clémence, dit un matin sir Richard à sa femme, qui brodait sur le pont, commencez-vous à vous rassurer ?

—Nous n'avons pas l'air fort inquiètes, il me semble, répondit-elle gaiement en regardant Mme. Mazeran, assise à côté d'elle.

—Vous êtes trop courageuses toutes deux pour

le laisser paraître, reprit sir Richard ; mais je crois que vous êtes toujours tourmentées par la crainte que Narain Sagore nous tende quelque piège.

—Convenez, Richard, lui dit Juliette, que cette crainte est assez naturelle. Songez à Morany et aux deux indous qui l'accompagnaient.

—A cette époque, on ignorait l'intérêt que Narain Sagore avait à nous perdre, répliqua le baronnet. Grâce à la distance qui nous séparait de cet ennemi inconnu, il se figurait pouvoir agir contre nous sans avoir à redouter aucun châtiement. Mais actuellement il sait fort bien qu'au moindre accident qui arriverait à l'un de nous, la justice anglaise lui en demanderait un compte sévère.

—Je crains que la justice anglaise n'ai bien de la besogne d'ici à quelque temps, dit M. Novéal, qui arrivait de l'avant, où il allait quelquefois causer avec les Indous.

—Comment cela ?

—Je viens de parler à deux soldats que j'ai eus autrefois sous mes ordres, chez le rajah de Jypoor, et qui sont devenus cipayes depuis cette époque. Il paraît qu'il règne un grand mécontentement dans l'armée indoue.

—Bah ! fit sir Richard en haussant les épaules.

—Des cipayes prétendent qu'il y a une tendance marquée chez plusieurs généraux à saper la religion de Brahma et à supprimer les castes.

—Où serait le mal ? dit sir Richard, qui, comme tous les Anglais, ne voulait point admettre que ses compatriotes eussent tort en quoi que ce soit.

—Le mal, répondit M. Novéal à la question de sir Richard, le mal serait que les Indous qu'un enfant mènerait à coup de cravache dans les circonstances habituelles de la vie sont capables de tout braver dès qu'il s'agit de leur religion. Si vos *saints*, comme on les appelle continuent une maladroite tentative de prédication et de conversion, tout cela pourra finir par quelque révolte.

—Une révolte de *Jack-Sepoy* ! (nom ironique donné par les Anglais aux *sepoys*, ou cipayes.)

—Ce ne serait pas la première, fit M. Novéal. Rappelez-vous celle de *Vellore*, il y a quelques années.

En ce moment on jeta l'ancre devant Agra.

Le steamer devait y renouveler ses provisions de charbon, ce qui donnait une journée toute entière aux voyageurs pour visiter la ville.

Le lendemain, tandis qu'il se promenait dans les rues d'Agra, M. Novéal rencontra un des cipayes qu'il avait connus à Jypoor, et qu'il venait de retrouver à bord du bateau de transport.

Il lui fit divers petits cadeaux qui ravirent de joie le pauvre Indou.

—Est-ce que le *sahib* (seigneur) va à Delhi ? demanda le cipaye au moment où M. Novéal s'éloignait en lui glissant une ou deux roupies dans la main.

—Oui.

—Delhi est un séjour bien malsain pour les blancs, murmura l'Indou.

—Comment l'entends-tu ?

—Je parle du climat.

—Je n'y resterai peut-être pas longtemps. Où vas-tu ?

—Je reste ici. A la place du *sahib*, moi, je quitterais le bâtiment et je voyagerais en palanquin jusqu'à Delhi.

—Pourquoi diable ?

—On va plus vite.

—Oui, mais c'est plus fatigant. Allons, bonsoir.

Le cipaye resta un moment indécis ; puis, saluant humblement son ancien chef, il s'éloigna.

Au premier moment, M. Novéal n'avait pas été frappé des paroles du cipaye et même de l'air d'hésitation avec lequel parlait cet homme, qui semblait pris entre deux sentiments contraires : l'envie de parler et la crainte de se compromettre.

Une fois à bord, tout cela revint en mémoire à M. Novéal. Il flaira quelque danger. Malheureusement le cipaye n'était plus là, et il n'y avait pas moyen de le questionner.

En se promenant le lendemain matin sur l'avant du bâtiment, M. Novéal remarqua que la plupart des passagers indous avaient débarqué. Sans le souvenir des paroles du cipaye, M. Novéal n'aurait peut-être pas remarqué cette circonstance ; mais, en ce moment, elle le frappa.

Il essaya de questionner les Indous, qui fumaient leur gargouli ou pipe indienne, assis sur leurs talons, c'est-à-dire dans une position qu'un Européen ne supporterait pas deux minutes.

Aucun d'eux ne put ou ne voulut lui donner d'explication. La plupart, du reste, étaient des domestiques appartenant à quelques passagers anglais.

Pendant les investigations de M. Novéal, que secondaient sir Richard et Valentin, à qui il avait fait part de ses vagues inquiétudes, un des Indous qu'on venait de questionner se glissa peu à peu jusqu'au panneau qui conduisait à la cale du bâtiment.

Profitant du moment où personne n'avait l'œil sur lui, il se laissa couler par l'ouverture qu'on avait pratiquée pour arrimer les bagages, et disparut dans les profondeurs du navire.

Après avoir rampé durant quelques minutes au milieu des caisses et des colis de tout genre, il fit entendre un petit sifflement. Un bruit pareil lui répondit aussitôt. Il se dirigea de ce côté, à tâtons, bien entendu, car l'obscurité la plus profonde régnait en cet endroit.

—Bhyrrub ? murmura le nouveau venu.

—Qu'y a-t-il ? demanda l'ancien *khitmutgar* de Morany, en montrant un corps nu et ruisselant de sueur.

—Le *feringhea* (l'étranger) a des soupçons.

—Que la malédiction de Kali descende sur lui !

—Où en es-tu de ta besogne ?

—Les trous seront finis ce soir. Quelques coups de tarière suffiront désormais pour que l'eau entre par les six endroits à la fois.

—*Bot atchu* (très-bien) ! Il était temps.

—Pourquoi ?

—Frédéric Sahib a acheté hier un chien comme ceux dont les *feringheas* maudits se servent pour chasser les rats ; il compte l'essayer aujourd'hui.

—Tout serait perdu. Le chien découvrirait. A tout prix, il faut que le chien ne vienne pas.

—Que faire ?

—Il faut le tuer.

—Comment ?

—L'empoisonner. As-tu du poison ?

—Non, aucun de nous n'en a. D'ailleurs, sauf Haldar et moi, les Indous ne savent rien de notre plan.

—J'ai du poison caché dans mon béret. Attends, je vais te le donner.

Il se traîna jusqu'à un enfoncement où il avait caché ses vêtements, prit son béret et remit à son complice un petit paquet gros à peine comme une tête de clou.

L'Indien remonta précipitamment sur le pont. Avec du riz, du beurre et un peu de sucre, il fit trois boulettes dans chacune desquelles il glissa un

peu de poison. Puis il se mit à la recherche du chien.

La nouvelle emplette de Frédéric, ou, pour mieux dire, le nouveau cadeau de sir Richard à son beau-fils, était un de ces *bull-terriers*, de petite taille, que les Anglais emploient quelquefois pour chasser les rats, et qui s'acquittent fort habilement de leur métier, quoiqu'ils soient loin d'égaliser sous ce rapport la race spéciale des chiens *rattiers*.

En ce moment Caliban tel était le nom du *bull-terrier* était fort préoccupé des mouvements de son jeune maître, qui, précédé d'un domestique indou portant un fanal, se disposait à descendre dans la cale.

Malheureusement pour les projets du Nemrod, Clémence, qui n'aimait pas ces sortes de divertissements qu'elle trouvait cruels, vint supplier son fils de renoncer à son expédition. Emma et Cécile ayant joint leurs prières à celles de leur tante, Frédéric amena son pavillon, c'est-à-dire qu'il déposa en soupirant le fanal et le bâton ferré dont il s'était pourvu.

—Laissez le chien descendre, dit sir Richard ; s'il connaît son métier, comme on me l'a assuré, il saura bien s'acquitter tout seul de sa besogne.

—D'ailleurs, Frédéric, je te préviens que, dans les bâtiments plats, la cale a si peu de profondeur que tu serais obligé de rester sur le ventre ou à genoux tout le temps de la chasse, et ce ne serait guère amusant.

En ce moment, Caliban était en train de flairer la boulette que lui offrait le complice de Bhyrrub-Komul. A la voix de Frédéric, qui lui montrait l'ouverture du panneau, l'instinct sanguinaire du *bull-terrier* l'emporta sur sa gourmandise. Il laissa la boulette et s'élança à fond de cale. On sait que les rats pullulent à bord des bâtiments. Ces animaux sont tellement hardis, que les matelots jetés à fond de cale ont quelquefois à se défendre sérieusement contre leurs morsures. Pendant quelques minutes, on entendit dans la cale un tapage infernal. Le *bull-terrier* aboyait, grognait et mordait avec fureur, encouragé par les cris de deux ou trois matelots que cela amusait beaucoup.

Bientôt les aboiements changèrent de nature. Le chien venait de sentir Bhyrrub-Komul, qui s'était blotti dans un coin à l'extrémité de la cale. Après avoir grondé sourdement durant quelques minutes, Caliban s'élança sur le *khitmutgar*. Ce dernier le reçut sur la pointe de la tarière dont il se servait pour percer les trous dans la coque du bâtiment.

—On n'entend plus rien, dit au bout de quelques instants un des *lascards* ou matelots indous.

On siffla le chien, il ne vint pas. On écouta de nouveau. Pas le moindre bruit, excepté une sorte de grignotement lointain.

—Les rats l'auront peut-être mangé, dit quelqu'un.

Inquiet pour son chien, Frédéric sauta dans la cale pour se mettre à la recherche du pauvre Caliban. Il siffla et appela inutilement.

—Prenez le fanal et allez éclairer M. Frédéric, dit le capitaine en s'adressant à l'Indien que nous avons vu tout à l'heure causer avec Bhyrrub-Komul.

L'Indien obéit. Au bout de quelques minutes de recherches, Frédéric aperçut enfin le corps du pauvre *bull-terrier*, ou pour mieux dire, les centaines de rats qui étaient en train de le dévorer et qui le couvraient de leur masse grouillante. Il eut mille peines à chasser ces immondes animaux, et n'y parvint qu'à force de frapper à droite et à gauche avec son bâton ferré, mais il était trop tard pour sauver le chien qui, mortellement blessé par Bhyrrub-Komul, avait été dévoré en quelques minutes par les milliers de gros rats qui pullulaient dans la cale.

Frédéric remonta sur le pont les larmes aux yeux, en se reprochant avec amertume la mort du pauvre Caliban. Il était si désolé que sa mère n'eut pas le courage de lui faire des reproches.

Le lendemain soir, lorsqu'on s'arrêta pour débarquer des passagers et faire halte comme d'habitude pour la nuit, le complice de Bhyrrub-Komul se glissa dans la cale.

Malheureusement pour lui, le capitaine qui savait combien la plupart des Indous sont voleurs et quelle est leur dextérité quand il s'agit de s'approprier le bien d'autrui, faisait exercer une minutieuse surveillance. On aperçut la manœuvre de l'Indou, qui fut empoigné, conduit devant le capitaine, interrogé et descendu à terre, sans autre forme de procès, avec tout son bagage. Il est bon d'ajouter que tout ce bagage, comme celui de la plupart des Indous, se composait d'un petit vase en cuivre pour puiser de l'eau et d'une pièce d'étoffe de coton grande comme deux mouchoirs de poche, qui renfermait toute la défroque et les ustensiles de toilette du pauvre diable.

Habdur, le troisième affidé, qui était resté à bord, jugea prudent de suivre son camarade. Il débarqua sous prétexte de faire ses provisions, et ne revint plus à bord du bâtiment.

D'après ce que Bhyrrub-Komul avait dit à l'autre Indou, ce dernier s'attendait à ce que le *khitmutgar* achevât son œuvre de destruction, soit dans la nuit, soit le lendemain.

Toute la journée il resta sur le bord de la rivière, croyant toujours qu'il verrait couler le navire ou que quelque *dandy* (batelier) viendrait annoncer le malheur arrivé au bâtiment. Ses prévisions ne devaient pas se réaliser.

Dans sa lutte avec le chien, Bhyrrub-Komul avait reçu de graves blessures. La mâchoire du *bull-terrier* est d'une force prodigieuse, et, une fois qu'elle tient quelque chose, elle ne lâche pas facilement prise. Soit qu'il fût affaibli par le sang qui coulait en abondance de ses blessures, soit qu'il fût asphyxié par la chaleur étouffante et l'atmosphère viciée de la cale, le *khitmutgar* avait perdu connaissance.

Quant il revint à lui, il était si faible qu'il pouvait à peine soulever la tarière dont il se servait. Se sentant mourir, et ne voulant pas expirer avant d'avoir accompli l'œuvre criminelle que méditait son aveugle fanatisme, Bhyrrub-Komul fit un dernier effort pour pousser jusqu'à l'eau les trous qu'il avait commencé à creuser dans la coque du navire. Quoiqu'il restât bien peu de chose à faire désormais, les forces lui manquèrent de nouveau.

Le lendemain matin, un Indou qui était descendu dans la cale, je ne sais pourquoi, eut entendu des soupirs étouffés qui partaient d'un point obscur. L'Indien se sauva bien vite et courut raconter à ses camarades ce qui avait motivé sa frayeur. La chose vint aux oreilles du capitaine. On descendit dans la cale avec un fanal et on finit par trouver le malheureux *khitmutgar*. Il était dans un état épouvantable. Le chien et plus tard les rats lui avaient horriblement déchiré la figure ; son meilleur ami n'aurait pu le reconnaître. Son cadavre enfin fut jeté à l'eau sans avoir été reconnu par aucun des Européens.

Quant aux trous qu'il avait commencé à creuser, on ne les découvrit que quand le capitaine, après avoir débarqué son chargement à Delhi, ordonna de soufrier le navire pour détruire les rats. M. Novéal et ses amis n'apprirent que fort longtemps après le péril qu'ils avaient couru.

(A continuer.)

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



DERINE, le front appuyé contre une vitre, la regardait s'enfoncer, au bras du baron de Strény, sous les grands arbres de l'avenue, et se disait tout bas, avec une mélancolie profonde et une tristesse sans bornes :
—Pauvre chère madame, si belle, si bonne, si parfaite..... elle ne veut pas croire aux rêves..... Mais, j'y crois, moi, car les rêves ne m'ont jamais menti. Un malheur la menace, un grand malheur..... lequel ? Je ne sais pas, mais je sens qu'elle marche au bord d'un abîme, je sens que le danger plane sur elle. D'où viendra ce malheur ? Ce danger, d'où viendra-t-il ?

Tandis qu'elle se posait cette question, ses yeux se fixaient sur Gontran, et sa pensée lui répondait :
—De cet homme, peut-être.

La journée fut calme comme de coutume et la comtesse ne ressentit aucun malaise.

A deux ou trois reprises, seulement, elle éprouva des chaleurs soudaines, mais qui n'avaient rien de douloureux. Une sorte de nuage passa devant ses yeux et un vent de flamme souffla sur ses tempes.

Elle n'attacha d'ailleurs aucune importance à ses symptômes insolites.

—J'ai besoin de repos, se dit-elle. Demain, après quelques heures de calme sommeil, tout cela disparaîtra.

Et comme une fois la nuit venue, elle se sentit brisée, elle regagna son appartement plus tôt que de coutume, et se mit au lit après avoir bu, ainsi qu'elle le faisait chaque soir, un verre d'eau sucrée dans lequel elle laissa tomber quelques gouttes de fleur d'oranger.

A peine venait-elle d'appuyer sa tête sur l'oreiller qu'une lourde torpeur s'empara d'elle et ferma ses yeux.

.....
Deux heures du matin sonnaient à la pendule de la cheminée lorsque Mme de Kéroual se réveilla en poussant un gémissement sourd ; elle se dressa sur son séant et promena autour d'elle des regards égarés.

Périne avait reçu l'ordre d'allumer une veilleuse de porcelaine opaque qui répandait dans la chambre sa clarté faible, crépusculaire en quelque sorte, mais suffisante pour distinguer les objets.

Le visage de la comtesse exprimait une terreur profonde, quoique rien d'effrayant ne s'offrit à ses yeux, et que chacun des meubles au milieu desquels elle avait l'habitude de vivre fût à sa place accoutumée.

Cette terreur n'était point sans cause cependant.

Mme de Kéroual avait senti recommencer l'effroyable cauchemar de la nuit précédente ; le fantôme au lincol de feu, passant dans une vision sinistre, était revenu s'accroupir sur sa poitrine.

C'est en ce moment que la jeune femme, hale-tante sous l'étreinte du mal, avait secoué le sommeil et que nous l'avons vue se dresser sur sa couche.

Le rêve s'évanouit aussitôt, emportant le spectre avec lui, mais la douleur ne disparut pas. Mme de Kéroual sentait toujours sa poitrine déchirée par une morsure brûlante et corrosive. Elle étouffait en même temps, et sa respiration devenait difficile au point de lui faire craindre une suffocation imminente.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu ! il me semble que je vais mourir.

D'une main défaillante elle saisit le cordon de sonnette suspendu dans l'intérieur même de l'alcôve, et elle l'agita ; puis elle retomba en arrière, les yeux fixes, respirant à peine et râlant.

La sonnette de la comtesse donnait dans la chambre de Périne qui, très-alarmée par cet appel nocturne inaccoutumé, s'empressa de se jeter en bas de son lit et de courir auprès de sa maîtresse.

Elle la trouva en proie aux crises effrayantes d'une véritable agonie, et, perdant la tête en face de ce spectacle terrible et inattendu, elle bondit jusqu'auprès de la porte qu'elle avait laissée entrouverte, et elle se mit à appeler au secours.

On eut dit que cet appel galvanisait Mme de Kéroual, car elle retrouva la force de se soulever, et d'une voix à peine distincte, d'une voix rauque et qui faisait mal à entendre, elle murmura :

—Silence ! silence !

Périne se rapprocha vivement.

—N'appelle pas, continua la comtesse qui, pour la première fois, la tutoyait, n'éveille personne ?... Que M. de Strény ne sache rien, il serait inquiet, et je ne le veux pas.

—Chère madame, ma bonne maîtresse, balbutia Périne, souffrez-vous ?

—Horriblement, répondit Mme de Kéroual.

—Vous ne voulez pas que j'appelle, que faut-il pour vous soulager ?

—De l'eau, donne-moi de l'eau, je brûle ! C'est du feu que j'ai là !

Et la pauvre femme appuyait la main sur sa poitrine que soulevait irrégulièrement sa respiration sifflante.

Périne remplit d'eau fraîche un grand verre et le lui présenta. La comtesse le but avidement.

—Encore, murmura-t-elle ensuite, je veux boire encore !

Après avoir vidé le verre pour la seconde fois, elle reprit d'une voix plus ferme et plus distincte :

—Je me sens mieux, cet'eau m'a fait du bien. Le feu intérieur qui me consumait s'est éteint, je souffre à peine et me voici calme.....

—Que Dieu en soit béni, chère madame, balbutia Périne en prenant une des mains de la comtesse et en la baisant ; pourvu que tout à l'heure le mal ne revienne pas.

—Non, non, c'est fini, bien fini, j'en suis sûre : j'ai sommeil et je vais dormir. Mais c'est égal, ma pauvre Périne, pendant un instant j'ai bien cru que c'en était fait de moi, et que demain matin la maison serait en deuil.

—Ah ! madame, je vous en supplie, s'écria Périne, ne vous laissez jamais aller à des idées pareilles !

—Elles vous viennent malgré vous, ces idées-là, quand on souffre ce que j'ai souffert, quand on sent

que l'air manque et que le cœur s'arrête. Mais c'est fini, je te le répète. Bonne nuit, mon enfant ; tu as besoin de repos, va dormir.

—Madame la comtesse ne me permet pas de veiller auprès d'elle jusqu'au matin ?

—A quoi bon ? Maintenant que la douleur est passée, il me semble que je suis en paradis. Mon sommeil, je le sens, sera calme et profond. Je n'aurai besoin de rien, et d'ailleurs, si ta présence me devenait de nouveau nécessaire, je sonnerais.

Périne n'insista pas. Elle feignit d'obéir et sortit de la chambre, mais au lieu de s'éloigner, elle resta dans la première pièce, auprès de la porte entr'ouverte, le regard attentif et l'oreille aux aguets.

Elle vit la tête de Mme de Kéroual se reposer doucement sur l'oreiller, et bientôt le bruit faible et régulier d'une respiration cadencée lui donna la certitude que la comtesse était endormie.

Elle ne se décida point encore, cependant, à se retirer, et ce fut seulement lorsque les premières clartés de l'aube blanchirent le ciel à l'horizon qu'elle quitta son poste et qu'elle regagna sa chambre, dans laquelle Marthe et Gorgette, ces deux anges, dormaient du sommeil souriant de l'innocence heureuse.

A l'heure accoutumée, le lendemain matin, elle rentra dans l'appartement de sa maîtresse, pour y donner du jour et de l'air.

La comtesse venait de se réveiller ; elle ne se plaignait de rien, sinon d'une faiblesse plus grande encore que celle de la veille.

Périne fut épouvantée des ravages que la crise nocturne avait fait sur le visage de Mme de Kéroual. Les traces laissées par une heure d'indicibles tortures ressemblaient à celles qui viennent à la suite d'une longue maladie.

La comtesse vit sans doute l'étonnement et le chagrin qu'exprimaient les regards de Périne et elle en comprit la cause, car elle demanda un miroir, et après avoir jeté les yeux sur la glace qui lui renvoyait son image, elle balbutia douloureusement :

—J'ai veilli de dix ans en une nuit !..... Mon Dieu, ne m'enlevez pas ce qu'il appelle ma beauté ! Il ne m'aimerait plus.

XXV.—Où s'attendrit Olympe Silas.

Malgré les conseils, malgré les supplications de Périne, Mme de Kéroual qui craignait par-dessus tout d'alarmer Gontran, voulut absolument se lever et s'habiller pour déjeuner ; mais lorsqu'elle se trouva si faible que, sans l'aide de Périne, sur le bras de laquelle elle s'appuya, il lui aurait été impossible de descendre à la salle à manger.

Elle y trouva M. de Strény.

Grand Dieu, chère cousine, s'écria ce dernier d'un ton de profonde inquiétude, comme vous êtes pâle ! Qu'avez-vous donc ?

—Je n'ai rien, je vous assure, absolument rien, répliqua Léonie en s'efforçant de sourire.

—Mais alors, pourquoi cette pâleur et pourquoi semblez-vous vous soutenir à peine.

—Je ne sais.

Périne n'avait pas encore quitté la salle à manger. Au risque de déplaire à sa maîtresse, elle saisit l'occasion d'intervenir.

—Monsieur le baron, dit-elle vivement, il ne faut pas croire Mme la comtesse, car, dans la crainte de vous affiger, elle vous cache la vérité.

—Comment ! Que voulez-vous dire ? fit Gontran.

—Je veux dire que Mme la comtesse est pâle et chancelante parce qu'elle a souffert cette nuit, beaucoup souffert.

Et Périne, sans tenir compte des regards suppliant et des gestes impérieux de Léonie, raconta le cauchemar de l'avant-dernière nuit, et la crise à laquelle elle avait assisté la nuit précédente.

—Et voilà ce que vous vouliez me laisser ignorer, chère cousine, s'écria Gontran d'un ton de tendre et affectueux reproche. Ah ! c'est mal, c'est bien mal ! Ne savez-vous donc pas que vos souffrances sont à moi comme votre bonheur, et que j'ai le droit de les connaître pour les partager. Je vais monter à cheval en sortant de table et galopper jusqu'à Rixviller. Je veux vous ramener moi-même le docteur Perrin.

—A quoi bon ? mon ami.

—Comment, à quoi bon ?.....Mais à vous soigner et à guérir.

—Je ne suis pas malade. Le malaise que j'ai ressenti les deux dernières nuits n'était sans doute que passager et ne se renouvellera pas.....

—Certes, nous devons l'espérer, mais nous n'avons à cette égard aucune certitude, et je ne me sentirai tranquille que lorsque le docteur aura formulé son avis.

—Puisque vous le voulez absolument, mon cher Gontran, allez donc, répondit la comtesse, heureuse des affections profondes que le baron venait de lui donner.

Et ses yeux lumineux et rayonnants, se tournant vers Périne, semblèrent lui dire :

—Comme il m'aime !

Gontran avait fait donner l'ordre de seller son cheval et de le lui amener aussitôt que le déjeuner serait terminé. On entendit bientôt le vigoureux animal piaffer et frapper du pied sous les fenêtres de la salle à manger.

Le baron laissa la table, embrassa les deux mains de Léonie avec un redoublement de tendresse, sortit du château, se mit en selle, et embarqua sa monture au galop sous les grands arbres de l'avenue.

Assise dans l'embrasure de l'une des croisées, Mme de Kéroual le suivit d'un regard charmé d'abord, mais qui devint peu à peu rêveur et mélancolique. Bientôt même, une larme se suspendit à ses longs cils et roula sur sa joue.

—Si cependant Périne avait raison ? murmura-t-elle, si les rêves étaient des avertissements que Dieu nous envoie ? si le mien signifiait que je n'ai plus que peu de jours à passer sur la terre, et qu'au lieu du bonheur dans le mariage et dans l'amour, c'est une tombe qui m'attend ?

Et Léonie se sentit brisée. Mais, après un instant de complète prostration, elle fit sur elle-même un violent effort, elle se roidit contre le découragement qui la dominait et elle ajouta :

—Non, non, il n'en sera pas ainsi ; Dieu ne le voudrait pas ; je suis trop jeune pour mourir, trop jeune et trop aimée !

Le temps était gris depuis le matin et de grands nuages couvraient le ciel.

En ce moment, un rayon de soleil se glissant entre deux nuages vint resplendir sur la pelouse, presque aux pieds de Mme de Kéroual.

Elle y voulut voir un heureux présage, tant il est vrai que la souffrance et la faiblesse physique rendent les âmes superstitieuses. Elle se sentit toute ranimée, et les sombres impressions qui l'obsédaient s'évanouirent comme par miracle.

—Périne, fit-elle en souriant, il me semble que cette nuit et ce matin je vous ait dit *tu*.

C'est vrai, madame la comtesse, et j'en ai été bien heureuse.

—Dans ce cas, mon enfant je continuerai ; on ne tutoie que les gens qu'on aime. Appelle les

enfants. Donne-moi ton bras, car je ne suis pas encore bien forte, et allons faire un tour de jardin pour rendre à ce charmant rayon de soleil la visite qu'il veut bien nous faire.

Laissons Léonie et Péline descendre avec lenteur les degrés du perron, et rejoignons le baron de Strény, courant de toute la vitesse de son cheval sur la route de Rixviller.

Gontran était un de ces hommes qui savent commander à leur physionomie et qui la forcent à obéir. Son visage et ses regards ne disaient absolument que ce qu'il lui convenait de leur laisser dire.

A l'heure où nous le rejoignons, seul et certain de ne pas être observé, il ne veillait pas sur lui-même et l'expression de ses traits crispés était effrayante. Un sourire diabolique soulevait sa lèvre supérieure, un feu sombre brillait dans ses yeux.

Penché sur le cou de son cheval qui dévorait l'espace, et l'excitant sans relâche de la cravache et du talon, il ressemblait à un mauvais ange dont les projets sinistres sont au moment de triompher.

Le baron entra comme un ouragan dans la cour du *Chevreuil-d'Argent*, jeta les rênes de sa monture aux mains de Jean-Louis, en lui criant qu'il était inutile de la conduire à l'écurie, attendu qu'il ne ferait qu'entrer et sortir, et sans presque répondre au profond et respectueux salut par lequel Monique Clerget l'accueillit au passage, il monta droit à la chambre d'Olympe Silas.

La jeune femme, toujours revêtue du pseudonyme et du costume de Léon Randal, lisait au coin de la cheminée dans laquelle brûlait un feu clair, et tout en lisant, roulait dans ses doigts son éternelle cigarette.

L'apparition si brusque de Gontran la fit tressaillir, et la pâleur mate de son visage se colora chaudement pendant une ou deux secondes.

—Bon Dieu ! dit-elle, cher baron, qui vous amène ainsi comme un ouragan ? Je ne vous attendais pas aujourd'hui, mais vous savez qu'ici vous êtes toujours le bienvenu !

Gontran se laissa tomber sur un siège.

—Vous avez le visage étrangement bouleversé, reprit Olympe, apporteriez-vous quelque fâcheuse nouvelle ? Vos créanciers parisiens et messieurs leurs recors auraient-ils découvert vos traces ?

—J'apporte une nouvelle en effet, répondit Gontran d'une voix sourde, une nouvelle de haute importance !

—Laquelle ?

—Le docteur ***, ce médecin illustre, ce prince de la science dont je vous ai parlé, ne se trompait pas ! Son oracle est au moment de s'accomplir.

—Ainsi, la comtesse de Kéréal ? demanda vivement Olympe.

—Ses jours sont comptés désormais. La crise prévue et annoncée par le grand homme s'est manifestée hier à deux reprises : les progrès du mal seront désormais si rapides, qu'éclairé comme je le suis par l'expérience d'un maître infailible, je pourrais, sans presque me tromper d'une semaine, fixer l'époque où la comtesse cessera d'exister.

Une émotion violente s'empara d'Olympe Silas, elle sentit son cœur se serrer, elle baissa la tête et de grosses larmes remplirent ses yeux.

Gontran la regardait avec stupeur.

—Eh quoi, murmura-t-il au bout d'un instant, vous pleurez.

—Vous le voyez bien.

—Vous plaignez Mme de Kéréal ?

—Pourquoi non. Pauvre jeune femme ! oui, je la plains et de tout mon cœur ! Je ne suis point son ennemie, puisque vous ne l'aimez pas... Mais

vous, Gontran, vous, est-ce que vous aurez le cœur froid et les yeux secs en la voyant mourir ?

Sous le choc de cette question, qui touchait en lui une fibre saignante, le baron devint très-pâle, ses traits se contractèrent et pendant un instant il resta silencieux.

—Ni le cœur froid ni les yeux secs, répondit-il enfin, car j'ai pour la comtesse l'affection d'un ami, d'un parent, presque d'un frère. Mais ce n'est pas nous qui la frappons, c'est Dieu lui-même qui l'a condamnée en mettant dans son sein le germe d'un mal que la science est impuissante à combattre.

—Et puis, enfin, ajouta Olympe Silas, la mort de la comtesse vous rendra libre, puisqu'elle vous fera veuf et riche, et la fortune séchera les larmes que l'affection fraternelle fera couler. Est-ce la vérité, cela, Gontran ?

—Oui, c'est la vérité. Oh ! vous connaissez le cœur humain. Et maintenant que vous savez la nouvelle, ma chère Olympe, je pars.

—Vous arrivez à peine.

—Je ne suis point venu seulement pour vous voir.

—Ah ! ah !

—Je vais prendre chez lui le docteur Louis Perrin et l'emmener avec moi au château de Rochetaille.

—Qu'y fera-t-il ?

—Absolument rien. Mais comme la comtesse doit ignorer jusqu'à la dernière minute que sa maladie est incurable, il est bon qu'un médecin en qui elle a quelque confiance se prononce sur son état. J'aurai soin de faire en route la leçon au docteur Perrin, afin qu'il la rassure de son mieux.

—Allez donc, et revenez le plus tôt possible, car vous comprenez à quel point m'intéresse ce qui va se passer là bas.

Gontran remonta à cheval, se fit indiquer la demeure du médecin et s'arrêta devant la modeste grille qui fermait le petit jardin ou plutôt le parterre placé devant la maison.

Il sonna, sans mettre pied à terre. L'un des rideaux du premier étage s'écarta, la fenêtre s'ouvrit et le docteur lui-même apparut.

XXVI.—L'énigme.

—Comment, c'est vous, monsieur le baron ? s'écria Louis Perrin, on va vous ouvrir à l'instant. J'espère bien que ce n'est pas un motif fâcheux qui vous amène.

—Malheureusement, docteur, vous vous trompez, répondit Gontran.

—Quelqu'un est malade au château ?

—Oui.

—La petite Marthe, peut-être ?

—Non, sa mère.

—Ah ! monsieur le baron, voilà une mauvaise nouvelle. Mais, du moins, l'indisposition de Mme la comtesse est sans gravité, n'est-ce pas ?

—Vous en jugerez mieux que moi, docteur. Je dois vous l'avouer, cependant, certains symptômes me paraissent inquiétants.

Tandis que ces répliques s'échangeaient, la servante du jeune médecin avait ouvert la grille, mais le baron déclara qu'il ne descendrait pas de cheval, afin d'éviter toute perte de temps, et qu'il attendrait dans la rue que le docteur eût fait seller son bidet pour le suivre.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Louis Perrin se mit en selle et les deux hommes prirent rapidement le chemin de Rochetaille.

Chemin faisant, le docteur questionna son com-

pagnon, et il en obtint des réponses très précises, qui d'ailleurs ne l'éclairèrent que médiocrement, car, après de suffisantes réflexions, il s'écria :

—Voilà d'étranges symptômes, monsieur le baron, et, jusqu'à présent, je dois vous l'avouer en toute humilité, je n'y comprends absolument rien.

—Comment, docteur, fit Gontran d'un air étonné, vous ne devinez pas quelle peut être la maladie qui débute de cette façon ?

—Je l'ignore et je ne devine pas. Mais que cette ignorance ne soit pas pour vous un sujet d'inquiétude ; il est probable que lorsque j'aurai vu Mme. la comtesse, certains diagnostics viendront m'éclairer et je pourrai me former une opinion.

—Oh ! oui, docteur, je vous en supplie, faites en sorte de voir clair dans cette obscurité, enrayer le mal dès ses débuts ! Ce doit être facile encore, puisqu'à cette heure il n'a pas eu le temps de faire de grands progrès ; songez que ma vie et mon bonheur sont attachés à l'existence que je vais remettre entre vos mains, car, dans quelques semaines, la comtesse de Kéréal échangeera son nom contre celui de baronne de Strény.

—Ainsi donc, c'est bien vrai, se dit le docteur à lui-même, il l'épouse !

Puis tout haut, et regardant fixement Gontran, il ajouta d'un ton contraint :

—J'avais entendu parler de ce projet de mariage par le bruit public, monsieur le baron, et je suis heureux d'apprendre que le bruit public ne se trompait point. Permettez-moi de vous adresser toutes mes félicitations, car Mme de Kéréal est une femme adorable, et l'on doit éprouver pour elle une profonde et sincère affection ; vous l'aimez, je n'en doute pas ?

Gontran, nous le savons, était un habile comédien.

Le vif reflet d'une flamme intérieure sembla se répandre sur son visage et l'illumina, à la grande surprise du docteur, et il répondit d'une voix que la passion rendait vibrante :

—Si je l'aime !..... Ah ! docteur, mon affection pour la comtesse est plus que de l'amour, c'est une adoration, c'est un culte..... Il y a si longtemps que je la connais, songez-y donc ! si longtemps que je l'aime ! Quand elle était jeune fille encore, je l'aimais déjà, déjà j'avais demandé sa main. Son premier mariage m'avait brisé le cœur, et mon désespoir fut si grand que j'en tombai malade, et que je passai plusieurs semaines entre la vie et la mort ! S'il me fallait aujourd'hui assister de nouveau à l'évanouissement de mes rêves, à l'écroulement de mes espérances, je sens bien que je n'aurais plus la force de supporter ce terrible coup. Sauvez la comtesse, docteur, si la comtesse est en péril, et ce n'est pas elle seule qui vous devra l'existence ! Sauvez-la, car si Dieu permettait qu'elle me fut ravie, je ne lui survivrais pas !

En prononçant ces dernières paroles, d'une voix tremblante d'émotion, Gontran essuya ses yeux humides de larmes que faisait couler la seule pensée d'une séparation possible.

Le docteur Perrin était bon physionomiste, mais sa connaissance du cœur et du visage humain n'allait pas cependant jusqu'à lui permettre de soulever certains masques, si bien imités et si adroitement attachés qu'il était à peu près impossible de ne les point confondre avec le visage même dont ils offraient la ressemblance.

L'effrayante hypocrisie du baron de Strény était de celles dont on doute encore, même lorsqu'on en a dans les mains la preuve indiscutable.

Louis Perrin fut complètement dupe de la comé-

die sentimentale que Gontran venait de jouer devant lui ; tous ses soupçons se trouvèrent ébranlés et il se sentit près de conclure à l'innocence complète, quoique invraisemblable, des relations du baron et du prétendu Léon Randal.

Gontran aimait Mme de Kéréal ; il l'aimait d'une passion profonde, ardente, exclusive : ceci, après l'entretien que nous venons de reproduire, ne faisait plus l'ombre d'un doute pour le docteur Perrin. Or, une passion si vive ne devait-elle pas exclure toute pensée de trahison ? Le jeune médecin se posait cette question, et la logique de son âme honnête le poussait d'une manière invincible à se répondre affirmativement.

Il se trompait ; mais qui donc, à sa place, à moins d'être doué d'une prescience et d'une lucidité surhumaines, n'aurait été abusé comme lui ?

Les deux hommes mirent une heure pour aller de Rixviller à Rochetaille, car le bidet de Louis Perrin ne pouvait lutter de vitesse avec le trotteur anglais du baron.

En descendant de cheval, ils trouvèrent Mme de Kéréal au salon, souriante, et à peine plus pâle que de coutume.

—En vérité, docteur, dit-elle en tendant au jeune médecin sa main blanche, vous allez vous moquer de moi et penser que je ne suis rien moins qu'une malade imaginaire. Mais c'est la faute de mon cousin ; il a voulu courir vous chercher, sans même attendre une heure, et franchement, je commence à croire qu'il vous a dérangé pour rien.

—Ah ! madame la comtesse, s'écria Louis Perrin avec conviction, combien je suis heureux que ma visite soit inutile. Je m'attendais bien un peu à n'avoir rien de grave à constater ; mais j'osais à peine espérer vous trouver à ce point remise. D'après ce que m'a raconté M. le baron, vous avez souffert, cependant, beaucoup souffert.

—Oui, docteur, j'ai souffert au delà de toute expression, et cela doit justifier à vos yeux les inquiétudes exagérées de mon cousin. Mais, de cette indisposition passagère, il ne me reste rien, qu'un peu de faiblesse et de fatigue.

—Nous allons combattre l'une et l'autre avec des fortifiants anodins, et je crois pouvoir vous promettre que nous en viendrons facilement à bout.

—Faites votre ordonnance, docteur, répliqua la comtesse en souriant de nouveau, elle sera docilement suivie.

Mme de Kéréal achevait à peine ces paroles, quand une expression de douleur aiguë se peignit sur ses traits contractés et devenus tout à coup livides ; elle poussa un sourd gémissement et se renversa en arrière sur son fauteuil.

—Docteur ! docteur ! s'écria Gontran en saisissant le bras du jeune homme. Regardez, que veut dire ceci ?

—Madame la comtesse, qu'avez-vous donc ? qu'éprouvez-vous ? demanda Louis Perrin stupéfait de cette crise soudaine qu'il moins d'une seconde auparavant, rien ne pouvait faire prévoir.

Léonie voulut répondre, mais il lui fut impossible d'articuler un seul mot ; elle porta la main à sa poitrine ; une sorte de râle s'échappa de ses lèvres ; ses yeux roulèrent dans leurs orbites et elle perdit connaissance.

—Que faire, docteur ? que faire ? Agissez, au nom du ciel, agissez vite ! balbutia Gontran simulant le désordre d'une immense angoisse. Quelle immobilité, quelle pâleur ! On croirait qu'elle est morte ! Rassurez-moi, je vous en supplie ! Docteur, dites-moi qu'elle est vivante.

Louis Perrin, très-inquiet, très-effrayé, car ce qui

se passait sous ses yeux lui semblait inexplicable, souleva l'un des bras de Léonie et appuya ses doigts sur le poignet de la jeune femme.

—C'est un simple évanouissement, dit-il au bout d'une ou deux secondes, après avoir interrogé l'artère.

—Cet évanouissement m'épouvante malgré moi, reprit Gontran ; je vous en prie, docteur, ne le laissez pas se prolonger.

—C'est ce que je vais faire sans retard ; mais, pour cela, j'ai besoin de médicaments que je trouverai dans la pharmacie du château ; à qui dois-je m'adresser pour en avoir la clef.

—A moi, monsieur le docteur, répondit Périne ; cette clef ne me quitte jamais.

—Venons donc, conduisez-moi.

—Oui, oui, allez ! s'écria le baron ; moi, je reste auprès de Mme la comtesse et j'attends avec impatience.

La pharmacie du château de Rochetaille était une petite chambre du rez-de-chaussée, garnie de rayons sur lesquels se voyaient une grande quantité de bocaux et de flacons étiquetés soigneusement, et renfermant des drogues et des médicaments de toutes sortes, que Mme de Kéroual avait l'habitude de distribuer elle-même aux pauvres du pays, lorsqu'ils se présentaient avec une ordonnance du médecin.

Une petite table, placée au milieu de cette chambre, supportait des balances, deux ou trois mortiers, et quelques autres objets nécessaires pour des manipulations peu compliquées.

Mme de Kéroual, dont la charité inépuisable aimait à se manifester sous toutes les formes, prenait plaisir à ces manipulations, au courant desquelles elle avait été mise par le vieux médecin prédécesseur du docteur Louis Perrin.

Ce dernier choisit sur un des rayons les sels dont il avait besoin, et dit à Périne, en regagnant avec elle le salon où la comtesse venait de se trouver mal :

—La chambre que nous quittons renferme une foule de substances infiniment dangereuses si elles étaient employées hors de propos, ou sans précautions ; je ne saurais donc trop vous recommander de ne jamais laisser la porte ouverte, et de ne vous dessaisir de la clef sous quelque prétexte que ce soit. Une imprudence, vous le comprenez, pourrait avoir les suites les plus graves.

—Je le comprends à merveille, monsieur le docteur, répliqua Périne, et, si j'accepte sans crainte la responsabilité qui pèse sur moi, c'est que j'ai la certitude et la conscience de ne me rendre coupable ni d'une négligence, ni d'un oubli.

L'évanouissement de Mme de Kéroual persistait. Gontran, agenouillé près d'elle, lui tenait les deux mains dans les siennes et pleurait de vraies larmes.

—Hâtez-vous, docteur ! hâtez-vous ! balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. Cet anéantissement qui ressemble tant à la mort, glace mon sang dans mes veines ! s'il devait continuer longtemps, je sens que je deviendrais fou !

—Calmez-vous, monsieur le baron, répondit Louis Perrin. Je vous affirme sur l'honneur que je ne vois aucun danger immédiat..... et ce ne sont point là de vaines paroles. Je ne parle pas pour vous rassurer. J'exprime ma conviction sincère. Mme de Kéroual aura repris connaissance dans quelques minutes, je vous le promets.

—Ah ! docteur, que Dieu vous entende ! Vous me rendez la vie.

La promesse du jeune médecin se réalisa dans le délai qu'il venait de fixer. Les sels énergiques, employés à propos, déterminèrent une réaction

immédiate. Un profond soupir souleva la poitrine de Mme de Kéroual. Un tressaillement nerveux agita tout son corps et ses yeux se rouvrirent.

Gontran lui baisait les mains. Périne, penchée sur elle, la contemplait, pâle d'émotion.

—Souffrez-vous, madame la comtesse ? demanda le docteur.

Mme de Kéroual secoua la tête.

—Vous vous sentez trop faible pour parler ! reprit Louis Perrin.

Elle fit signe que oui.

—Alors, gardez le silence, et attendez.

Le docteur prit un verre, prépara une potion et l'apporta des lèvres de la comtesse qui but avidement. Au bout d'un instant elle murmura :

—Voici mes forces qui reviennent..... mais j'ai bien cru que j'allais mourir.

—Qu'avez-vous éprouvé ?

—La même sensation, la même souffrance que pendant les deux dernières nuits.

—Cette sensation, cette souffrance, vous est-il possible de me les décrire ?

—Il m'a semblé que ma poitrine se remplissait de feu, et qu'une douleur aiguë, effroyable, me serrait et me broyait le cœur. Cela n'a duré qu'une seconde. J'ai voulu crier, je n'ai pu, et j'ai perdu connaissance.

—Et, maintenant, cette douleur ?

—Il ne m'en reste que le souvenir, mais il suffit à me faire frissonner de la tête aux pieds ! Ah ! docteur, empêchez qu'elle ne revienne, je vous en conjure, car il me semble que je n'aurais plus la force de la supporter de nouveau.

—Tout ce qui dépendra de moi, madame la comtesse, je le ferai, et nous triompherons du mal.

—L'espérez-vous réellement ?

—Je fais plus que l'espérer, j'en suis sûr. Mais il me faut vous prier de répondre à quelques questions. Pouvez-vous le faire sans fatigue en ce moment ?

—Oui, car grâce à la potion que vous m'avez préparé tout à l'heure, je suis forte.

Le docteur interrogea Mme de Kéroual sur les particularités les plus minutieuses de son tempérament et du régime qu'elle avait l'habitude de suivre.

Il en tira, ou du moins il parut en tirer les conclusions les plus favorables, les plus rassurantes ; il écrivit une ordonnance extrêmement simple, et il annonça que, sa présence ne lui semblant plus utile, il allait se retirer, mais qu'il reviendrait le lendemain, et qu'il avait la ferme confiance que, d'ici là, aucun accident fâcheux ne se manifesterait.

Gontran quitta le salon avec lui, et dès qu'ils furent seuls, il lui demanda :

—Docteur, est-ce bien franchement que vous venez de rassurer Mme de Kéroual ? Vous ne devez rien me cacher. J'ai droit de connaître, moi, la vérité toute entière.

—Monsieur le baron, répondit Louis Perrin la profession que j'ai l'honneur d'exercer, et qui me paraît belle et honorable entre toutes, doit être exempte de toute charlatanisme. Je vous dirai donc, avec une franchise qui me nuira peut-être à vos yeux, mais qui m'élève aux miens, que jusqu'à présent tout est inexplicable pour moi dans l'état de Mme de Kéroual. Sa constitution est excellente. Aucune affection, dans le passé, ne me semble avoir dû la prédisposer à ce mal bizarre auquel il m'est impossible de donner un nom. Une profonde obscurité enveloppe à mes yeux l'origine et la cause de ces crises terribles dont la dernière vient d'avoir lieu devant nous. Je suis donc ré-

duis à agir à tâtons, comme un aveugle, mais j'évoquerai la lumière. Ma bibliothèque est assez riche, et renferme les ouvrages des principaux maîtres de la science. Je vais chercher, comparer, réfléchir, demander enfin aux travaux de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité, la solution du problème qui confond en ce moment mon intelligence. De tels hommes ont tout observé, tout noté, tout décrit. Il est impossible qu'interrogés pieusement par le plus fervent de leurs adeptes, ils ne lui donnent pas la réponse attendue. Voilà mon espoir.

—Et cet espoir est bien fondé, j'en ai la confiance absolue ! dit vivement le baron de Strény, en serrant de la façon la plus affectueuse la main du jeune homme ; les paroles si modestes et si sages que je viens d'entendre doublent mon estime pour vous, et cette estime était déjà grande. Allez, docteur ! cherchez la lumière, et la lumière se fera ! Je vous attends demain.

—Je serai ici dans la matinée. Puissé-je trouver Mme de Kéroual complètement rétablie, et cela me paraît sinon probable, du moins possible. Mais, s'il survenait une crise nouvelle, un accident quelconque, que je ne saurais prévoir, je vous demande avec instance de m'envoyer chercher, fût-ce au milieu de la nuit.

Gontran le promit, et le docteur Perrin remontant sur son bidet, s'éloigna.

XXVII.—*Les nerfs.*

Le reste de la journée se passa bien. Les prescriptions du docteur, religieusement suivies, amenèrent pour Mme de Kéroual un bien-être de favorable augure. Elle se trouva même, sur le soir, infiniment plus forte qu'elle ne l'avait été depuis deux jours.

Ceci n'empêcha pas Péline de déclarer qu'elle passerait la nuit dans la chambre de Mme de Kéroual, auprès de son lit, et que rien au monde, pas même la volonté de sa maîtresse, ne pourrait l'empêcher d'accomplir cette résolution.

Léonie essaya vainement à persuader à sa femme de chambre que cette veille fatigante n'était point utile ; elle comprit que Péline serait inébranlable, et, de guerre lasse, elle céda.

Aussitôt qu'elle fut couchée, la femme de Jean Rosier s'installa dans un fauteuil, au chevet du lit, et bientôt elle eut la joie de voir la malade s'endormir d'un paisible et profond sommeil. A demi rassurée, elle ne jugea point nécessaire de lutter contre l'extrême lassitude qui l'écrasait ; certaine de s'éveiller au moindre bruit, au moindre mouvement, elle ferma les yeux et elle s'endormit à son tour.

La nuit fut calme. Nous n'avons, pour toute sa durée, à mentionner qu'un seul accident, et cet accident n'eut point lieu dans la chambre de la comtesse.

Au moment où sonnaient deux heures du matin, la porte de l'appartement du baron de Strény tourna doucement sur ses gonds huilés avec soin, et Gontran lui-même parut sur le seuil.

Il tenait de la main gauche une petite lanterne sourde, voilée aux trois quarts, et qui ne laissait filtrer qu'un rayon lumineux à peine perceptible.

Avant de s'engager dans la Galerie qui, nous le savons, desservait les appartements du premier étage, le baron avança la tête et prêta l'oreille, afin sans doute de se bien assurer qu'aucun bruit ne venait jusqu'à lui.

Le silence était profond. Tout le monde dormait dans le château.

Gontran sortit alors de chez lui. Ses pieds, chaussés de pantoufles épaisses, ne produisaient aucun bruit sur le parquet.

Il longea le couloir, il descendit avec précaution l'escalier conduisant au rez-de-chaussée, et il se dirigea vers la chambre où nous avons suivi Péline et le docteur, et que les soins de la châtelaine avaient métamorphosé en pharmacie.

Arrivé à la porte de cette chambre, il s'arrêta de nouveau, et de nouveau il prêta l'oreille. Comme la première fois, il n'entendit que les battements de son cœur.

Alors, il prit dans sa poche une clef, il ouvrit la porte et il la tira derrière lui après avoir pénétré dans le laboratoire.

Là, aucune précaution n'était nécessaire, on ne pouvait voir la lumière que depuis le jardin, et sans aucun doute, à pareille heure, tous les domestiques du château reposaient paisiblement dans leurs lits.

Gontran démasqua l'âme de sa lanterne sourde, de manière à produire une clarté suffisante, et il se mit à passer en revue tous les bocaux et tous les flacons étiquetés.

Plusieurs renfermaient ces substances vénéneuses, soit minérales, soit végétales, qui, employées à très faible dose dans la composition de certains médicaments, deviennent des agents de guérison, et, grâce aux combinaisons de la science, changent leurs propriétés mortelles en vertus bienfaisantes.

Gontran s'était muni de petites boîtes et de flacons microscopiques qui jadis avaient contenu des essences et des parfums. Il fit sa récolte sinistre, empruntant quelques pincées à chaque poudre toxique, quelques gouttes à chaque liquide vénéneux, puis, quand il eut achevé, il murmura :

—Ce qu'il me faudrait pour frapper le dernier coup n'est pas ici, mais je veux l'avoir à tout prix, et je l'aurai.

Il quitta le laboratoire qu'il referma soigneusement, et il regagna son appartement sans avoir donné l'éveil à quelqu'un des habitants du château.

Disons, en passant, que tandis que ceci se passait au rez-de-chaussée, Péline, endormie près de la comtesse, ne s'était aucunement dessaisie de la seule clef qui, croyait-elle, pût ouvrir la porte de la pharmacie, et que cette clef se trouvait dans sa poche avec toutes les autres dont ses fonctions de femme de charge la constituaient gardienne.

Dès le point du jour, Gontran vint frapper d'une façon discrète à l'appartement de Léonie.

Péline lui ouvrit en mettant un doigt sur ses lèvres pour lui faire comprendre qu'il fallait parler bas.

—Eh bien ! lui demanda-t-il d'une voix faible comme un souffle.

—Mme la comtesse repose encore, répondit elle, prenez bien garde de l'éveiller.

—Comment s'est passée la nuit ?

—A merveille ! madame a dormi comme un enfant. Chère madame, quel besoin elle devait en avoir après avoir si cruellement souffert !

—Ah que Dieu soit béni ! murmura le baron dont la figure prit une expression rayonnante.

Puis il ajouta :

—Combien je vous sais gré, ma bonne Péline, d'avoir voulu veiller auprès de la comtesse. Votre présence me rassurait ; et si je ne vous avais sue dans cette chambre, j'aurais passé des heures cruelles.

(A continuer.)

MESURE DE LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE.

Le monde savant se prépare à l'étude de l'un des phénomènes astronomiques les plus rares et les plus précieux. Cette année, le 8 décembre 1874, la planète Vénus, qui circule autour du Soleil sur une orbite intérieure à celle de la Terre, se trouvera juste entre le Soleil et nous, et se dessinera sur le disque de l'astre radieux comme un point noir traversant l'astre en quatre heures environ. Ce passage étant de la plus haute importance pour calculer avec la plus grande précision possible la distance exacte du Soleil à la Terre, les astronomes ont déterminé avec soin les lieux du globe qui se trouveront le mieux situés pour cette observation, et des différents gouvernements de l'Europe seront envoyés des missions scientifiques spéciales pour l'étude de ce mouvement céleste.

Avant d'examiner nous-mêmes ici le caractère particulier du prochain passage de Vénus sur le Soleil, il importe d'abord de nous rendre compte de son utilité générale, et de voir comment ces passages servent à la mesure de la distance du Soleil à la Terre.

Chacun sait que l'on peut mesurer, sur la Terre, la distance d'un point à un point inaccessible. Si, par exemple, d'un lieu quelconque, d'une plaine nous voulons mesurer la distance d'une tour éloignée, dont un obstacle quelconque nous sépare, comme nous ne pouvons la mesurer directement au décamètre, il faut prendre un autre moyen. Pour cela, on choisit sur le terrain un autre point que celui dont on veut connaître la distance à la tour, autre point d'où l'on voie à la fois le premier et le second. On mesure l'angle que fait la tour avec chacun des deux points marqués sur le terrain et la distance qui sépare ses deux mêmes points. On a de la sorte un triangle que l'on peut tracer sur le papier, dans lequel on connaît deux angles et un côté. Une simple formule de trigonométrie donne la longueur des deux autres côtés.

Cette simple méthode d'arpenteur donne une idée exacte de la méthode employée pour mesurer la distance de la Terre à l'un des points inaccessibles du ciel.

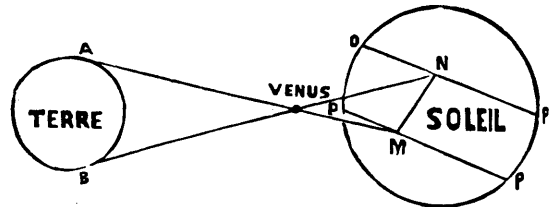
Pour mesurer la distance d'ici à la Lune, deux observateurs se placent à une grande distance (plusieurs milliers de lieues) l'un de l'autre sur la Terre et mesurent l'angle que le point où se trouve chacun d'eux fait avec la Lune et la ligne droite qui, passant à travers la Terre, réunirait les deux stations d'observation. On constate de cette façon que la distance d'ici à la Lune est 30 fois plus grande que le diamètre de la Terre. C'est ce qu'ont fait Lalande et Lacaille au siècle dernier, l'un étant à Berlin et l'autre au cap de Bonne-Espérance.

Pour mesurer la distance d'ici au Soleil, on ne peut mettre les deux points d'observation sur la Terre, parce que la plus grande longueur que l'on puisse prendre pour basse ici, le diamètre entier de la Terre, est si petite relativement à la distance du Soleil, que les lignes allant du Soleil à chacune de ces extrémités sont parallèles et se touchent, et que les angles mesurés sont des angles droits ! D'ici à l'astre du jour, il y a douze mille fois le diamètre de la Terre.

Il a donc fallu tourner la difficulté, et c'est ce qu'a fait l'astronome Halley en proposant d'em-

ployer pour cette mesure les passages de Vénus sur le disque solaire.

Soient dans cette figure le grand cercle blanc le Soleil, Vénus la petite planète située à une faible



distance de la Terre située plus loin. Vénus, qui passe entre la Terre et le Soleil, paraîtra en m pour un observateur terrestre placé en A, et en n pour un observateur placé en B. Elle ne paraîtra donc pas au même point du Soleil pour deux observateurs éloignés l'un de l'autre, et que nous supposons ici, pour plus de simplicité, sur le même méridien.

La distance angulaire du point m au point n dépendra évidemment de la distance itinéraire AB des deux Stations occupées par les deux observateurs, de la distance de Vénus à la Terre et de la distance de Vénus au Soleil. Par conséquent, dans la relation que les combinaisons trigonométriques font découvrir entre les quantités d'où dépend la distance angulaire mn et la distance AB des deux stations, si AB et mn sont déterminés par l'observation, il reste deux inconnues, la distance de la Terre au centre du Soleil et la distance de Vénus à ce même centre.

Une équation renfermant deux inconnues ne peut pas servir à les déterminer toutes deux. Il faut deux équations pour cela. Or, une seconde équation entre, V, distance de Vénus au Soleil, et T, distance de la Terre au Soleil, est fournie par la troisième loi de Képler, en vertu de laquelle le carré du temps de la révolution de la Terre est au carré du temps de la révolution de Vénus comme T^3 est à V^3 , les carrés des temps des révolutions pouvant être déterminés indépendamment de toute connaissance des distances T et V.

Si l'on fait, dans cette proportion, le produit des extrêmes égal au produit des moyens, on a une équation dans laquelle il n'y a d'inconnu que les quantités T et V. Ces mêmes quantités T et V étaient aussi les deux inconnues contenues dans la première équation dont nous avons parlé. Or, deux équations sont nécessaires, mais suffisent à la détermination de deux inconnues. On peut donc trouver, par la résolution des deux équations en question, la distance V de Vénus au Soleil et la distance T de la Terre à ce même astre. Ces deux distances seront connues avec d'autant plus d'exactitude que la distance itinéraire AB et la distance angulaire mn seront plus exactement déterminées. La distance AB, mesurable sur la Terre, s'obtient avec toute la précision désirable. Quant à la distance angulaire mn , elle peut être conclue de la considération suivante. Pendant un temps d'une durée limitée, Vénus paraît décrire une ligne droite : n semblera donc parcourir sur le Soleil la ligne rectiligne omp . Pour la station A Vénus se mou-

vra en apparence suivant la corde *qmy*. Les durées comparatives des temps employés par la planète à parcourir *op* serviront à déterminer les positions de *op* et de *qr* relativement au diamètre du Soleil, et par conséquent la distance angulaire *mn* avec une très-grande précision.

On tient compte du mouvement de rotation de la Terre, en tant que ce mouvement peut affecter la durée des passages de la planète sur le disque solaire.

Un des caractères les plus précieux de la méthode proposée en 1725 par Halley, c'est de n'exiger pour les observations en A et en B qu'une bonne lunette et une horloge astronomique; c'est de rendre inutile l'emploi des instruments gradués auxquels on ne peut se fier, quand on vise à une grande précision, qu'alors seulement que leurs dimensions sont considérables, ce qui les rend peu portatifs.

En outre de cette méthode, fondée sur la différence des durées du passage observées dans deux stations, on peut aussi employer une autre méthode (celle de Delisle), fondée sur la différence des heures auxquelles Vénus a paru *entrer* sur le Soleil dans les deux stations, ou de la différence des heures auxquelles elle a paru en *sortir*; en ce cas il convient de choisir les lieux d'observation de manière que la différence des heures d'entrée ou celle des heures de sortie soit la plus grande possible.

Les astronomes anglais proposent d'employer la première pour l'observation à faire au prochain passage de Vénus, en Décembre, le Bureau des longitudes de France propose de préférence la seconde.

Après combien d'années se succèdent les passages de Vénus sur le Soleil qui sont propres à la détermination de la parallaxe solaire ?

Si Vénus se mouvait dans le plan de l'écliptique, elle se projeterait sur le Soleil dans toutes ses conjonctions inférieures; mais le plan de l'orbite de la planète étant incliné de 3° 24' au plan de l'écliptique, Vénus se trouve au-dessus du Soleil ou au-dessous presque toutes les fois qu'elle passe entre le Soleil et la Terre. Ce n'est que dans les conjonctions qui arrivent lorsque la planète est près de l'écliptique, c'est-à-dire de l'un des nœuds de son orbite, qu'elle peut se projeter sur le disque solaire; cherchons les intervalles qui séparent ces conjonctions écliptiques.

Supposons que Vénus, alors située dans le voisinage de l'un des nœuds de son orbite, se projette sur le Soleil. Pour déterminer quand ce phénomène se produira, il faut savoir combien de temps la Terre et la planète reviendront dans la même position relativement au Soleil. Or, 8 révolutions de la Terre valent à peu près 13 révolutions de Vénus; 235 révolutions de la Terre sont sensiblement égales à 382 révolutions de Vénus. Tous les multiples inférieurs à 235 pour la Terre n'amèneraient pas, quelque nombre qu'on choisit pour les révolutions de Vénus, une conjonction écliptique de cette planète. De là on conclut qu'un passage de Vénus correspondant au même nœud peut avoir lieu après un intervalle de 8 ans, et, cette période écoulée, il ne peut arriver qu'au bout de 235 années.

La Terre, vue du Soleil, paraît actuellement dans les deux nœuds de l'orbite de Vénus, en décembre et en juin; ce sera donc à ces deux époques de l'année que, pendant plusieurs siècles, on observera les passages de Vénus.

Vénus, vu de la Terre, accomplit une oscillation entière autour du Soleil en 584 jours environ, et par conséquent elle revient en conjonction infé-

rieure tous les 584 jours. Mais pendant ce temps la Terre a fait une révolution entière autour du Soleil, et elle a parcouru, en outre, 216 degrés environ. Or 5 fois 216 degrés font 1 080 degrés ou 3 circonférences de 360 degrés. Donc, au bout de cinq conjonctions ou de 5 fois 584 jours, ce qui équivaut à 2 920 jours ou 8 ans, les conjonctions se reproduisent à peu près au même jour et au même endroit du ciel.

Si le plan dans lequel l'orbite de Vénus est contenue coïncidait avec le plan de l'écliptique, dans chacun des passages de la digression orientale à la digression occidentale, on verrait toujours la planète se projeter sur le Soleil. Mais nous avons vu que le plan de l'orbite de Vénus fait avec le plan de l'écliptique un angle de 3° 24' environ, et il est évident que la projection de la planète sur le disque solaire ne peut avoir lieu qu'autant que sa latitude pendant les conjonctions inférieures, est plus petite que le demi-diamètre du Soleil. On conçoit donc qu'il n'y a que certaines conjonctions qui puissent produire des passages de Vénus. Une fois qu'il y en a eu un, on peut en attendre un autre 8 ans après, selon les calculs que nous venons d'indiquer. Il y a une différence de 40 à 48 minutes en 16 ans, ce qui surpasse le demi-diamètre du Soleil. On ne peut donc jamais avoir trois passages successifs en 16 ans.

Si, au lieu de considérer les passages aux mêmes nœuds, on considère ceux des deux nœuds, on peut prendre, au lieu de 8 et 235, une période de 112 ans et demi + ou - 8 ans. Ainsi, juin 1761 + 8 = juin 1769; juin 1769 + 112 et demi - 8 = décembre 1874; décembre 1874 + 8 = décembre 1882, etc.

Voici les dates des passages depuis l'invention des lunettes jusqu'à l'an 3000, date déjà bien avancée dans l'avenir pour nous, et à laquelle nous serons sans doute bien loin de la Terre et de Vénus.

		Durée			
		16h. 28m. 49s.	3h. 10m.		
235 ans.	1631.	6 décembre...	16h. 28m. 49s.	3h. 10m.	
	1639.	4 décembre...	6 9 40	6 34	
	1761.	5 juin	17 44 34	6 16	
	1769.	3 juin	10 7 54	4 0	
	1874.	8 décembre...	16 17 44	4 9	
	1882.	6 décembre...	4 25 44	6 3	
	2004.	7 juin	21 0 44	5 30	
	2012.	5 juin	13 27 0	6 42	
	2117.	10 décembre...	15 2 37	4 46	
	2125.	8 décembre...	3 18 40	5 37	
235 ans.	2247.	11 juin	0 30 23	4 16	
	2255.	8 juin	16 53 56	71 2	
	2360.	12 décembre...	13 59 9	5 25	
	2368.	10 décembre...	2 10 2	4 59	
	2490.	12 juin	3 58 35	2 4	
	2448.	9 juin	20 21 2	7 33	
	2603.	15 décembre...	12 54 16	5 53	
	2611.	13 décembre...	1 11 12	4 30	
	2733.	15 juin	2 23 56	courte	
	2741.	12 juin	23 43 59	7 46	
235 ans.	2846.	16 décembre...	11 53 15	6 14	
	2864.	14 décembre...	0 13 29	3 48	
	2984.	14 juin	3 2 22	7 52	

Ces passages de Vénus si célèbres ont été longtemps ignorés; jamais on n'avait vu Vénus causer une éclipse partielle du Soleil: quelques-uns en concluaient qu'elle passait au-dessus. Dans le système de Ptolémée, elle devait pourtant passer entre le Soleil et nous; mais comme on n'avait pas de lunette, on n'observait guère Vénus que vers les plus grandes digressions; rien n'attirait l'attention sur un phénomène possible, é la vérité, mais que personne n'avait jamais observé.

On ne songea pas d'abord à cet avantage particulier pour déterminer les parallaxes de Vénus, du Soleil et de toutes les planètes; car une seule de ces parallaxes étant connue, toutes les autres en découlent. Kepler, qui en fit la première prédic-

tion, n'y voyait qu'un phénomène rare et jusqu'alors inaperçu ; Halley fut le premier qui, annonçant aux astronomes les passages qui devaient avoir lieu en 1761 et en 1769, les avertit des conséquences qu'ils en pourraient tirer (il pria la postérité de se souvenir que c'était un Anglais qui avait eu cette idée) ; il indiqua même quels lieux seraient plus favorables à l'observation.

Ces deux passages furent les premiers observés scientifiquement. Ceux de 1631 et 1639 l'avaient été par simple curiosité. Les astronomes anglais Horrockes et Crabtree examinèrent en particulier, près de Liverpool, avec beaucoup d'attention, les circonstances du passage de 1639. L'enthousiasme du premier de ces astronomes s'épancha même en un dithyrambe mythologique dans lequel il célébrait l'union de Vénus avec le dieu du jour.

On croyait la parallaxe solaire de dix secondes, correspondant à une distance de la Terre au Soleil égale à 19871 rayons terrestres. Les observations du passage de 1761, faites au cap de Bonne-Espérance, en Laponie et à Tobolsk en Sibérie, donnèrent pour l'angle que sous-tend le rayon de la Terre, vu du soleil à la distance moyenne, une valeur d'environ 9 secondes.

Vint ensuite le passage de 1769, à l'observation duquel toutes les nations de l'Europe contribuèrent. L'abbé Chappe, de l'Académie des sciences, se rendit en Californie, où il mourut très-peu de temps après l'observation qu'il avait été y faire.

On se rappelle que l'Académie des sciences, avait envoyé Legentil pour observer le passage de cette année à Pondichéry, et que, par les hasards de la mer, n'étant pas encore arrivé lorsque ce passage s'effectua, il avait pris la résolution héroïque d'attendre huit années afin d'observer dans la même ville le passage de 1769. Nous avons vu, dans une précédente livraison, que le ciel s'opposa obstinément à ses desirs. Ne pouvant attendre ce nouveau jusqu'au passage suivant, il revint en France fort déconcerté, et faillit faire naufrage.

Cook et l'astronome Green allèrent à Otaïti, dans la mer du Sud ; Dymont et Wales prirent leurs stations dans le nord de l'Amérique, près de la baie d'Hudson ; Call à Madras, dans la presqu'île de l'Inde. L'Académie de Pétersbourg envoya des astronomes dans divers points de la Laponie russe. Le père Hell, astronome allemand, alla, au nom du roi de Danemark, observer à Wardhus, extrémité septentrionale de notre continent, et Planman, suédois, observa à Cajanebourg, dans la Finlande.

Stockholm, Copenhague, Londres, Paris, Madrid, Maroc, voyaient l'entrée vers le coucher, mais ils ne pouvaient observer la sortie.

A l'Observatoire de Paris, Cassini et les astronomes ont observé l'entrée à 7^h 38^m 50^s.

Les résultats comparés des deux observations faites dans des lieux éloignés suffisent à la détermination de la parallaxe solaire. Voici les nombres obtenus par diverses combinaisons :

Taïti et Wardhus, 8". 71 ; — Taïti et Kola, 8". 55 ; — Taïti et Cajanebourg, 8". 39 ; — Taïti et baie d'Hudson, 8". 50 ; — Taïti et Paris, 8". 78 ; — Californie et Wardhus, 8". 62 ; — Californie et Kola, 8". 39.

La moyenne des observations donne 8". 59, angle qui correspond à une distance de 23 980 rayons terrestres ou 38 230 000 lieues.

Cette distance, adoptée depuis le commencement de ce siècle, est celle que l'on enseigne dans les écoles. Depuis quelques années, cependant, une nouvelle discussion des résultats du passage de 1769 a donné le nombre 8". 86 ; les recherches de Foucault sur la vitesse de la lumière ont également donné 8". 86, et des calculs sur les masses du système ont confirmé cette même valeur. Aujourd'hui donc, 8". 36 représente l'angle sous lequel on voit le rayon de la Terre à la distance du Soleil, ce qui correspond à 23 200 rayons de l'équateur ou 37 000 000 de lieues. Cette année mettra fin à la discussion.

FÉCONDITÉ DE QUELQUES ECRIVAINS.

“ Il y a des écrivains, dit Vigneul-Marville, qui ont une peine infinie à commencer, et qui courent quand une fois le chemin est ouvert. Les premières lignes de l'histoire de M. Thou lui coûtèrent plus que tout le reste ; mais dès qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant. D'autres, écrivent facilement, et sont longtemps à polir leurs ouvrages. Tel était Horace chez les Romains ; tel était M. de Rabutin parmi nous ; tels sont la plupart des gens sages, qui étant nés pour écrire, ne suivent d'abord la nature que pour ensuite la corriger et la polir. D'autres, enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, et ne sauraient repasser sur leurs ouvrages.

M. de Saumaise était de ce caractère : caractère dangereux qu'il faut souffrir où il se trouve ; mais qui ne doit point servir de modèle ni d'exemple à personne.

“ Fabius Léonida, poète italien, suait longtemps sur ses ouvrages ; et les retouchait plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il souhaitait. Pierre Mafée, qui a si bien écrit en latin, ne compo-

sait que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul-Émile Sanctorius, qui avait entrepris d'écrire en latin l'histoire de son siècle, était si long à polir ce qu'il faisait, qu'un autre, en moins de temps, aurait écrit l'histoire de tout le monde. M. de Vaugelas fut trente ans sur la traduction de Quinte-Curce la changeant et la corrigeant sans cesse. M. Habert, de l'Académie, auteur du *Temple de la mort*, qui est une des plus belles pièces de notre poésie française, changea et rechangea durant trois ans les vers de cet ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politesse et l'élégance où nous les voyons. Ce n'était qu'en veillant beaucoup et à force de se tourmenter, que Malherbe produisait ses divines poésies. M. de Balzac passait les jours et les nuits à représenter ses pensées avec cette netteté de style et ce choix de paroles, que nous admirons encore aujourd'hui. ”

Les manuscrits de l'Arioste sont chargés de ratures. Ainsi qu'on le voit sur le manuscrit autographe conservé à Florence, il écrivit de seize manières

res différentes la stance célèbre où il décrit une tempête.

Pétrarque refit l'un de ses vers quarante six fois.

Les manuscrits du Tasse sont illisibles à cause des corrections.

Pascal refit jusqu'à seize fois une de ses *provinciales*.

Buffon fit recopier onze fois le manuscrit des *Époques de la nature*.

Bucquet, érudit français du dix-huitième siècle, relut cinquante fois et copia lui-même quatorze fois un de ses ouvrages sur *la justice*.

Stace, dans la dédicace du premier livre des *Silves*, adressé à Stella, s'étend avec complaisance sur la rapidité avec laquelle il avait composé ces poésies, "rapidité, dit-il, qui n'était pas pour moi sans plaisir. Aucune ne m'a coûté plus de deux jours; quelques-unes même ont été faites de verve dans l'espace d'une journée. J'ai bien peur qu'elles ne portent avec elles la preuve de ce que j'avance. Les vers sur la statue colossale de Domitien, pour laquelle l'empereur a eu l'extrême indulgence de solliciter ma muse, je devais les livrer le lendemain de l'inauguration... L'épithalame que vous m'aviez commandé a été, vous le savez, l'affaire de deux jours. Assurément c'est un tour de force, puisque l'on compte dans la pièce deux cent soixante-douze hexamètres."

Gaspar Barthius, savant allemand mort en 1857, "n'était encore que dans la seizième de son âge, dit Baillet, fit un traité ou une dissertation en forme de lettre sur la manière de lire utilement les auteurs de la langue latine, à les commencer depuis Ennius jusqu'à la fin de l'empire romain, et à les continuer depuis la décadence de la langue jusqu'aux critiques de ces derniers temps qui ont rétabli les anciens auteurs. C'est une composition que l'auteur assure ne lui avoir coûté qu'un jour de vingt quatre heures."

Dumonin, auteur français du seizième siècle, mit deux mois à traduire en sept mille vers latins la *Semaine* de Dubartas.

L'italien Ferreri composa, en trois jours, un poème latin (*Tugdunense somnium*) de mille vers hexamètres sur Léon X.

L'*Eloge de la folie* ne demande que sept jours de travail à Érasme.

Chapman, poète anglais, mort en 1634, traduisit en quatre-mois les douze derniers livres de l'*Iliade*.

Guillard-Danville, gendarme de la reine, auteur de la *Chasteté*, poème héroïcomique (1624, in-12), a soin d'apprendre au lecteur qu'il a commencé cet ouvrage dans un voyage en poste à travers la Syrie, et qu'il l'a terminé en se rendant de Bavière en France pour le service du roi. Il se vante d'en avoir composé jusqu'à 900 vers en douze jours, sans que ses autres occupations en souffrissent. — Ce n'est pas trop mal pour un gendarme.

Voltaire, à l'âge de soixante-neuf ans, en 1763, fit la tragédie d'*Olympie*. "C'est l'ouvrage de six jours, écrivait-il à un de ses amis dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. "L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième," lui répondit son ami.

"Aussi s'est-il repenti de son ouvrage, répliqua Voltaire. Quelque temps après, il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Marie Darby, célèbre actrice anglaise, morte en 1800, composa, en douze heures, un poème de trois cent cinquante vers, intitulé : *Ainsi va le monde*.

Il est juste de dire que la plupart de ces œuvres, ainsi composées à la hâte, durent à peu près le temps que l'on a mis à les faire.

Deux théologiens du quatrième siècle, Didyme et Théodore de Mopsueste, ont laissé le premier six mille, le second dix mille volumes, ou, pour mieux dire, l'un six mille et l'autre dix mille traités.

Les œuvres d'Albert le Grand (mort en 1280), publiées en 1651, forment vingt et un volumes in-folio.

La Chronique de Horneck, historien allemand du treizième siècle, contient quatre-vingt-trois mille vers. La verve de ce chroniqueur égalait bien celle de Hennin, auteur du poème *l'illusion* en cent chants.

Soyouthi, auteur arabe du quinzième siècle, a laissé plus de soixante ouvrages sur tous les sujets.

Le célèbre *meistersaenger* Hans-Sachse, mort en 1576, a laissé, entre autres écrits : 26 comédies et 27 tragédies spirituelles, 52 comédies et 28 tragédies profanes, 64 farces de carnaval, 59 fables, 116 contes allégoriques, 197 contes comiques et 307 poèmes sacrés ou profanes. Il a en outre traduit et mis en vers plusieurs parties de la Bible.

Nous avons déjà parlé de Tiraqueau, qui, suivant Bayle, "n'avait pas moins à cœur d'augmenter le nombre des habitants de la terre que celui des livres."

Mcedo, cordelier portugais du dix-septième siècle, est auteur de 53 panégyriques, 60 discours, 32 oraisons, 123 élégies, 115 épitaphes, 212 épitres didactatoires, 700 lettres, 2600 poèmes épiques, 500 élégies, 110 odes, 3000 épigrammes, 4 comédies latines, 2 tragédies, 1 satire en espagnol.

Alexandre Hardy est l'auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le théâtre. Il a fait 600 pièces. Ce n'est rien en comparaison des 1800 pièces en vers de Lope de Vega, qui a en outre composé 2 vol. in-4 de poèmes et de poésies diverses.

Pryme, jurisconsulte et littérateur anglais du dix-septième siècle, a laissée plus de 200 ouvrages, formant 40 volumes in-folio et in-4.

On conserve à la bibliothèque bodléienne, à Oxford, 122 volumes in-folio, écrits de la main, de Dodsworth, antiquaire anglais du dix-septième siècle.



PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

Ces constitutions n'existant pas chez les peuples du nord, la pipe ne peut y avoir les mêmes inconvénients. Aussi, s'y livre-t-on presque sans réserve, et y voit-on fumer, pêle mêle les hommes, les femmes et les enfants qui, buvant en même temps et surabondamment du thé, et abusant également du beurre, manquent par là le but qu'ils se proposent, de contrebalancer l'influence du climat, d'empêcher l'embonpoint prématuré, ou plutôt l'état de bouffissure et d'infiltration auquel on échappe difficilement dans les pays environnés d'eau.

LA PIPE NÉCESSAIRE AUX MARINS. — Les marins se croiraient perdus s'ils ne fumaient pas, et ils se disent et se croient malades, aussitôt qu'ils ont perdu le goût de la pipe, ce qui se réalise assez ordinairement; comme dans leurs maladies, ils se croient guéris et hors de danger aussitôt que ce goût leur revient; sorte de présage que les médecins ne négligent pas.

La pipe est indispensable aux marins, en ce qu'elle a une très-grande puissance contre les brouillards de la mer, et de nombreuses qualités préservatrices contre le scorbut.

Les marins ont été les premiers fumeurs en Europe, parce que ce furent eux qui, dans leurs expéditions lointaines, connurent les premiers le tabac et les instruments fumigatoires. Ayant appris des Indiens à fumer, ils fumèrent, à leur exemple, et montrèrent ensuite à leurs contemporains à recourir à la pipe, qui établit particulièrement son empire sur les vaisseaux.

Il importe à la conservation de la santé, comme c'est un soin de propreté, de se laver la bouche et de se nettoyer les dents chaque fois qu'on a fumé; nos fumeurs de haut et de moyen parage, ne négligent pas ces attentions sans lesquelles ils ne pourraient être admis à parler de près à nos dames, qui ne sont pas encore habituées à l'odeur de la pipe, comme les femmes de certains pays, où la bouffée de fumée que leur darde un fumeur, est un signe flatteur de préférence et une délicieuse galanterie.

LA FUMÉE DE LA PIPE PROPICE AUX POUMONS. — Quand on fume, on respire par le nez et la fumée ne pénètre pas avec l'air de la bouche dans les poumons; mais on aspire une partie de celle qui entoure les autres fumeurs, et dans les tabagies, qui en sont remplies, on ne peut faire autrement que d'en avaler, pour parler le langage qu'on tient en ces lieux. Cette fumée mêlée à l'air, convient dans certaines affections de poitrine.

Dans l'asthme humide, dans quelques catarrhes chroniques, dans certains engouements des poumons; sous ces rapports, les peuples septentrionaux, les habitants des contrées brumeuses, aquatiques, s'en trouvent très bien.

Mais dans les climats plus heureux, à moins qu'on n'en ait une longue habitude, elle cause des irritations.

C'est ce que savent très-bien les Asiatiques et nos peuples méridionaux, qui d'ordinaire, fument isolément et ne connaissent guère ces réunions de fumeurs, si communes dans le nord.

La médecine peut se servir avantageusement de la fumée de tabac, non en la faisant aspirer au sortir de la pipe, ou de toute autre machine à fumigation, car elle serait alors trop irritante, mais en la laissant se mêler à une masse d'air plus ou moins considérable, et en tenant le malade plongé, pendant un temps donné, dans cette atmosphère.

PLANTES QU'ON A VOULU VAINEMENT SUBSTITUER

AU TABAC. — Quelques médecins ont cru qu'en faisant fumer aux personnes atteintes de maladies de poitrine, certaines substances médicamenteuses, recommandées sous d'autres formes, dans ces affections, on réussirait à les soulager et même à en guérir quelques-unes. Mais ils n'ont pas observé que la fumée fournie par ces substances a plus d'acrimonie que celle du tabac, ainsi les plantes dites *vulnérables*, la bétouille, le thé chinois, les fleurs de tussilage, et même les feuilles de houblon, qu'on a signalées dans ces derniers temps, comme le succédané plus agréable du tabac, au lieu de cicatriser et adoucir par leur fumée, ne font qu'irriter les parties malades. Il n'y a rien de si âcre que la fumée d'anis, recommandée avec tant d'assurance par quelques médecins.

Cependant la fumée de la pipe, mitigée, peut être le véhicule de quelques arômes, propres à faire sur les poumons d'utiles impressions.

Par exemple en faisant brûler avec ces tabacs si doux, qui nous viennent des îles, un peu de bois d'aloès ou de santal, ou d'écorce de cascarille, il est possible que cette fumée ait d'heureux résultats. C'est ainsi que les Orientaux parfument leur tabac avec les essences les plus suaves.

On pourrait croire que l'aspiration de la fumée dans les pipes orientales, exige plus d'efforts que dans les nôtres, et par cette raison, que leur usage fatigue les poitrines délicates, qu'il est si essentiel de ménager. L'expérience atteste le contraire, et il convient d'ajouter que dans aucune autre pipe, la fumée ne se sépare aussi bien de cette huile empyreumatique, qui, lorsqu'elle est trop abondante, comme dans les tabacs communs et mal préparés, chauffe et enflamme la gorge.

LES PIPES HOLLANDAISES. — Les pipes hollandaises sont, à notre avis, les meilleures de toutes, si elles ne sont pas les plus économiques. Parmi celles employées sur notre continent, elles fournissent la fumée la moins âcre et la moins chaude, double qualité qu'il faut chercher dans un fumeur. Les Hollandais en cassent ordinairement le petit bout, à la place duquel ils mettent un tuyau de plume à écrire, ce qui est bien plus doux pour les lèvres et pour les dents, et infiniment plus propre pour les fumeurs qui ont soin de le renouveler souvent. Les bouts des autres pipes, quand on y en met, sont de buis, de corne, d'ivoire, d'agate, d'or, d'argent, de nacre; matières dures qui, à la longue, épaississent la lèvre inférieure et usent les dents, comme on peut le remarquer chez les vieux fumeurs, et particulièrement chez ceux qui se servent d'une pipe pesante.

DE LA PIPE ÉCUME DE MER. — Elle est connue dans le monde des fumeurs, sous le nom d'*écume de mer*; cette dénomination nous paraît impropre et ridicule, à moins qu'on ait voulu faire allusion à la blancheur de la matière, qui égale celle de l'écume qui surnage audessus des vagues de la mer.

Les étymologistes ont émis des opinions diverses: les uns veulent qu'on appelle ces pipes, *pipes Cummer*, du nom d'un Allemand qui se servit le premier de cette matière.

Les autres font dériver le nom de *CULM*, ville d'Orient, dont les environs produisent abondamment la matière avec laquelle ont fait ce genre de pipes.

Quoi qu'il en soit, le mot *écume* a prévalu jusqu'à ce jour et prévaudra longtemps encore *sic voluere patres*.

MATIÈRE DE LA PIPE DITE ÉCUME DE MER. — " C'est

“ une substance magnésienne qui se taille au couteau
 “ comme la pierre de Laar, et qui ne se dissout, ni se
 “ pétrit dans l'eau. On la désigne aussi sous le nom de
 “ *talc terreux blanc*. Cette terre diffère des autres va-
 “ riétés du talc en ce que son tissu est plus tenace et
 “ plus spongieux ; elle est très-blanche, fine et onctueuse
 “ au toucher. Les Turcs en font des pipes connues sous
 “ le nom d'écume de mer. Après avoir été sculptées et
 “ cuites dans l'huile, elles acquièrent une couleur jaunâtre.
 “ Les pipes d'écume de mer sont un objet de luxe pour
 “ les Orientaux et les peuples du nord ; surtout, quand,
 “ par un bon usage, elles ont acquis une belle couleur
 “ café, ce qui leur donne un très-grand prix aux yeux
 “ des amateurs, qui ont soin de les frotter de cire de
 “ temps en temps pour leur faire prendre cette teinte.
 “ Quand l'écume de mer est de la plus parfaite qualité,
 “ on voit le feu à travers la pipe. Cette substance se
 “ trouve en divers endroits de l'Anatolie. Il ne faut pas
 “ confondre l'écume de mer avec l'orosile de Constanti-
 “ nople, dont on fait en Turquie des pipes communes
 “ qui sont d'une couleur jaunâtre.

“ On trouve aussi, dit-on, cette même substance dans
 “ le calcaire d'eau douce tertiaire des environs de Paris,
 “ Saint Ouen, Montmorency, Coulommier ; dans le départe-
 “ ment du Gard, mais elle est inférieure à celle du
 “ Levant. Les grands achats d'écumes se font à
 “ la foire de Leipzig. „

Il nous resterait à décrire le meilleur procédé pour
 bien fumer une pipe ; mais chaque fumeur a sa mé-
 thode et c'est surtout dans un estaminet qu'on peut dire :
 autant de bonnets, autant d'avis différents. Nous conseil-
 lons donc aux fumeurs néophytes de lire la *Physiologie*
du fumeur, par M. Burette, professeur au collège de
 France ; ils y trouveront un enseignement des plus com-
 plets.

DU BRÛLE-GUEULE. — On appelle ainsi un reste de
 pipe dont le tuyau ayant été cassé, soit par accident, soit à
 dessein, est si court que le fourneau touche aux lèvres
 qu'il brûle le plus souvent, et que la cendre entre dans la
 bouche avec la fumée. C'est de toutes manières de fumer
 la plus dangereuse et la plus ignoble. On devrait
 l'interdire aux soldats. Ce tronçon de pipe est sujet à
 tourner entre les dents, ou plutôt entre les lèvres ; alors
 le fourneau se vide et répand de toutes parts le tabac
 allumé.

Il est rare que l'homme usant du *brûle-gueule* soit
 propre, rangé et bien portant. C'est dans cette classe
 que se trouvent, sauf les exceptions, les ivrognes, les
 débauchés, les habitués d'hôpital et de prison. Nous
 faisons remarquer que c'est presque toujours l'abus de la
 pipe qui conduit à ce vicieux usage, comme c'est l'excès
 journalier du vin qui mène à la passion pour les liqueurs
 fortes. Le brûle-gueule, tel que nous venons de le définir,
 est pour le vieux fumeur ce que l'eau-de-vie est pour
 l'ivrogne incorrigible ; ils sont blasés l'un et l'autre, ils
 ont toujours soif.

L'ART DE FUMER. — Depuis quelques années on a
 beaucoup écrit pour et contre le tabac ; mais la lutte n'a
 été ni vive ni acharnée. La victoire ne pouvait rester
 longtemps indécise : la pipe, le cigare et la modeste
 tabatière ont triomphé des petites rancunes, des ridicules
 proscriptions de nos petits Hyppocrates. D'ailleurs le
 tabac a trouvé de chaleureux et éloquents apologistes,
 parmi lesquels nous devons surtout signaler Barthélemy.

Il n'en est pas de même de l'*Art de fumer*, que nous
 avons parcouru avec le plus grand intérêt, comme fumeur
 déterminé et comme juste appréciateur des présents que
 nous a faits la nature.

Barthélemy a donc poétisé la *pipe* et le *cigare*, ou
 plutôt il leur a demandé des inspirations chaleureuses
 comme celles de sa jeunesse, et ce sujet si riche, si fécond,
 lui a suggéré un joli poème.

Dans notre apologie du tabac, nous avons si souvent
 occasion de citer quelques passages de l'*Art de fumer*,
 qu'il nous paraît inutile d'entrer dans de plus longs
 détails.

DU TABAC A FUMER ET DES FUMEURS. — Nous croyons
 qu'il est inutile de remettre sur le tapis les arguments
 ou plutôt les sophismes de quelques docteurs qui ont
 dénoncé à l'opinion publique le tabac comme un poison
 violent. Nous avons déjà répondu d'une manière victo-
 rieuse à ces attaques faites avec mauvaise foi, dirigées
 avec acharnement. Pour en finir avec ces discussions,
 qui nous refouleraient jusqu'aux arguties de l'ancienne
 école, nous nous contenterons de transcrire ici la conver-
 sation qui eut lieu dernièrement entre un docteur célèbre
 et nous, dans le passage *Choiseul*. Nous lui avions com-
 munié le plan de notre petit ouvrage, ce développe-
 ment le faisait sourire malicieusement et lorsque nous
 eûmes terminé l'énumération des preuves que nous avions
 recueillies en faveur du tabac, il s'arrêta tout à coup,
 croisa ses deux bras sur sa poitrine, et nous dit en affectant
 une gravité doctorale :

— Ainsi, vous ne croyez pas que le tabac est un poison
 pour l'homme ?

— J'en suis persuadé.

— Vous avez l'audace de nier qu'il renferme des prin-
 cipes vénéneux ?

— Il y a du poison dans tout, cher docteur.

— Je ne dis pas non ; mais avouez que le tabac n'est
 que poison.

— C'est ce que je conteste.

— Mais enfin quel plaisir éprouvez-vous à fumer ?

— Cher docteur, plusieurs de vos confrères m'ont déjà
 fait la même question : voici ma réponse ; je la trouve
 dans l'*Art de fumer*, par Barthélemy :

“ Que répondre ? Je laisse aux raisonneurs sublimes

“ Le soin d'analyser les mystères intimes

“ D'une folle vapeur que dissipe le vent ;

“ Je n'ai pas le malheur de fumer en savant.

“ Faut-il que non content du bonheur en lui-même,

“ L'homme prétende encore être heureux par système,

“ Et recherche avec peine en goûtant un plaisir

“ Quelle invisible route il prend pour le saisir ?

“ Au lieu de disséquer la merveilleuse plante,

“ Qui verse à nos ennuis sa vertu consolante,

“ Esclave insoucieux d'un goût matériel,

“ J'en savoure l'arome inventé par le ciel.

“ Je sais que cet arome alors que je l'aspire,

“ Pour maîtriser mon âme avec un tel empire,

“ Doit sans doute ébranler quelques faisceaux nerveux

“ Des organes subtils qui sont sous mes cheveux :

“ Mais pourquoi quand ce gaz en mon cerveau pénètre,

“ Tel nerf et non tel autre agit sur tout mon être ;

“ Pourquoi ce même nerf, par son ébranlement,

“ Produit toujours la joie et non l'abattement ?

“ Je l'ignore, et je crois qu'aux yeux même des sages

“ Cette plante magique offre d'épais nuages.

(A continuer.)

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année
 \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.